

L'HISTOIRE D'AZOV DE GOTTLIEB SIEGFRIED BAYER

MICHEL MERVAUD

Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738), savant orientaliste et historien, né à Königsberg, avait appris, outre le latin, le grec et l'hébreu, un grand nombre de langues orientales, dont le chinois. Devenu membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg en 1726, il y enseigna comme professeur titulaire l'histoire de l'Antiquité classique et les langues orientales. Il fut le seul orientaliste à Pétersbourg au XVIII^e siècle. Ce savant ne manquait pas de caractère. Dans sa jeunesse, en 1715, il eut l'audace de rédiger un écrit polémique contre un fanatique danois à propos des dernières paroles du Christ (*Vindiciae verborum Christi quorundam oppositae*). En 1721, il publia une violente satire contre l'Eglise romaine, *Historia congregationis cardinalium de Propanda Fide*. À Pétersbourg, il était en conflit permanent avec le secrétaire de l'Académie, Johann-Daniel Schumacher, qui lui interdisait l'accès aux collections de médailles et de monnaies grecques et romaines¹. En 1729, il écrivit une

1. Nous empruntons ces détails biographiques à la thèse de Franz Babinger, *Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738). Ein Beitrag zur Geschichte der morgenländischen Studien im 18. Jahrhundert*, München, 1915, 86 p.

plainte contre lui, que les académiciens transmirent à l'empereur Pierre II. En 1734, il protesta contre le Saint Synode, qui censurait les calendriers scientifiques annuels des académiciens².

La bibliographie de ses œuvres établie par Franz Babinger dans sa thèse comprend environ 80 titres, la plupart en latin. Ses travaux portent aussi bien sur l'histoire d'Edesse ou des Grecs de la Bactriane que sur l'écriture mongole, le mandchou, les langues de l'Inde, la langue tangoute, variété de tibétain qu'il a été le premier à faire connaître en Europe. Bayer fut un pionnier dans plusieurs domaines, notamment en indologie : en étudiant plusieurs langues de l'Inde, il fut l'un des premiers à pressentir l'importance du sanskrit pour la linguistique. On mesure son avance dans ce domaine en Russie quand on sait que la première grammaire des langues indiennes en russe, par Lebedev, ne paraît qu'en 1801 et que la première chaire de sanskrit ne sera fondée, à Kazan, qu'en 1842³. Comme sinologue, bien qu'il ait été critiqué par son contemporain Etienne Fourmont, Bayer paraît plus sérieux que Joseph de Guignes, ridiculisé par Voltaire⁴. Il a travaillé sur les Scythes, les Varègues et les Hyperboréens. Comme nous le verrons, il n'a pas négligé l'histoire et la géographie de la Russie. Il s'est intéressé aux monnaies, notamment aux monnaies romaines découvertes en Prusse. Et il a rédigé en allemand un manuel d'histoire ancienne pour le jeune empereur Pierre II.

Bayer est un savant bien oublié aujourd'hui. Sans doute injustement, car ses travaux, dont plusieurs parurent dans les *Commentarii* de l'Académie de Pétersbourg, lui avaient valu une certaine notoriété au XVIII^e siècle. Plusieurs faits en témoignent. En 1730, le *Journal des savants* annonce la publication de deux ouvrages de Bayer, et, en 1735, la parution de *l'Histoire d'Edesse* (*Historia Osrhoena*

2. D. V. Tjuličev, *Knigoizdatel'skaja dejatel'nost' peterburgskoj Akademii nauk i M. V. Lomonosov* [L'activité éditoriale de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et M. V. Lomonosov], L., « Nauka », 1988, p. 14.

3. Roger Comtet, « La découverte du sanskrit en Russie au XIX^e siècle », *Slavica Occitania*, 8, 1999, p. 119 et 129.

4. Voir la « Préface historique et critique » de *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, éd. critique de M. Mervaud (*Oeuvres complètes de Voltaire* [cit. infra OCV], Voltaire Foundation, Oxford, 1999, t. 46, p. 391-392). Joseph de Guignes (1721-1800), auteur notamment d'un *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne* (Paris, 1759).

et Edessena, Saint-Pétersbourg, 1734), qui est vendue à Amsterdam⁵. En mai 1737, le libraire Antoine Claude Briasson, de Paris, demande à Schumacher de lui envoyer six exemplaires de l'*Histoire d'Edesse*. Le 19 juillet 1741, Voltaire, de Bruxelles, demande à Thiriot, s'il passe chez Briasson, d'examiner deux livres qui sont chez lui, dont « une dissertation latine faite par Bayer ou par quelque autre Allemand sur les monnaies runiques ». Peut-être s'agit-il encore, pour ce second ouvrage, de l'*Histoire d'Edesse*, pourvue d'illustrations de monnaies. Voltaire veut savoir si Bayer « éclaircit un peu l'histoire triste et obscure des peuples du Nord ». Si ces deux livres sont bons, ajoute-t-il, il les achètera⁷. Le 18 août 1741, il écrit à Thiriot, qui lui a apparemment répondu, qu'il le remercie de ses « bons documents » et possède déjà l'*Histoire de la Bactriane*⁸, mais qu'« il faut avoir la rage de l'antiquité pour lire cette érudition étrangère » (D 2530).

Quoi qu'en dise Voltaire, grâce à cette « érudition étrangère », Bayer jouissait en Europe d'une légitime réputation : une de ses études sur les Scythes, de 1728, fut traduite en anglais, puis de l'anglais en français par Marc-Antoine Eidous en 1750. Cette traduction d'Eidous est signalée par le dictionnaire de Moreri (1759) à l'article « Scythie ». En 1765, dans l'article « Scythes » de l'*Encyclopédie* (t. 14, p. 848), Jaucourt a bien résumé les travaux de Bayer dans ce domaine. On peut donc estimer que Schlözer

5. Nikolaj A. Kopanev, *Francuzskaja kniga i russkaja kul'tura v seredine XVIII veka* [Le livre français et la culture russe au milieu du XVIII^e s.], L. « Nauka », 1988, p. 96.

6. *Ibid.*, p. 54. Voir aussi N. A. Kopanev, « Le libraire-éditeur parisien Antoine Claude Briasson et la culture russe au milieu du XVIII^e siècle », dans *L'influence française en Russie au XVIII^e siècle*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2004, p. 185. *L'Histoire d'Edesse* et l'*Historia regni Graecorum Bactriani* (St-Pétersbourg, 1738) sont au catalogue de Briasson en 1750 (N. Kopanev, *Francuzskaja kniga...*, p. 76).

7. Voltaire, *Correspondance*, éd. dite « définitive » de Th. Besterman, Genève-Oxford, 1968-1976, D2516. L'ouvrage de Bayer n'est pas dans la bibliothèque de Voltaire. Les « monnaies runiques », expression bizarre, ne renvoient à aucun titre des œuvres de Bayer. Bayer s'est intéressé surtout aux monnaies romaines. Par ailleurs, lorsqu'il évoque les « peuples du Nord », Voltaire a peut-être entendu parler des articles de Bayer sur les Cimmériens ou sur la Prusse (son étude sur les Hyperboréens ne paraîtra qu'en 1750).

8. Cet ouvrage de Bayer, qui figure au catalogue de Briasson en 1750 (voir n. 6), n'est plus dans la bibliothèque de Voltaire.

n'exagérât guère lorsqu'il considérait Bayer comme « un des plus grands humanistes et historiens de son siècle⁹ ».

Aussi Bayer mérite-t-il sans aucun doute d'être redécouvert. L'historien polonais Łowmianski, il y a un demi-siècle, avait reconnu ses mérites¹⁰. Récemment, il a inspiré plusieurs études : après avoir fait l'objet d'un recueil d'articles¹¹, il a suscité un article de Birgit Scholz dans un ouvrage sur la « rencontre des cultures » entre Russes et Allemands du XVIII^e siècle¹². Ensuite, la revue *Slavica Occitania* a publié un article rappelant la polémique de Trediakovski avec Bayer¹³. Enfin a paru la première traduction française des *Origines russicae* de Bayer, avec une introduction et des commentaires¹⁴.

Bayer historien de la Russie

Bayer n'avait pas appris le russe. Pourtant, dans le domaine de l'histoire de la Russie, il a été incontestablement un pionnier. Louis Leger considérait ses travaux sur les Scythes, les Varègues et les Hyperboréens comme se rapportant à l'histoire russe¹⁵. Même si on écarte ces travaux, les études de Bayer qui ont strictement trait à la Russie sont relativement nombreuses. On peut en dresser la liste suivante :

-
9. A. L. von Schlözer, *Russische Annalen*, Göttingen, 1802, I, p. 90.
 10. Henryk Łowmianski, *Zagadnienie roli Normannow w genezie państw slowiańskich*, Varsovie, 1957. Trad. russe, *Rus' i Normanny* [La Rus' et les Normands], M., 1985, p. 59-60.
 11. *Gottlieb Sigfrid Bajer - akademik Peterburgskoj Akademii nauk* [Gotlieb Siegfried Bayer - académicien de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg], SPb., 1996.
 12. Birgit Scholz, « Nemecko-rossijskaja polemika po 'varjažskomu voprosu' v Peterburgskoj Akademii » [La polémique russo-allemande sur la 'question varègue' à l'Académie de Saint-Pétersbourg], *Russkije nemcy v XVIII veke. Vstreča kul'tur* [Russes et Allemands au XVIII^e s. Rencontre des cultures], M., 2000, p. 105-116. Voir aussi Birgit Scholz, *Die Varägerfrage in Russland-historischen Schriften von der Nestorchronik bis zum Beginn moderner wissenschaftlicher Forschung. Zur Vorgeschichte des Normannenstreits*, Wiesbaden, Harassowitz, 2000.
 13. Jean Breuillard, Jean-Claude Lanne & Iouri Polouëktov, « Vassili Trediakovski (1703-1769) et la théorie du Rouergue russe », *Slavica Occitania*, 7, 1998, p. 19-28.
 14. Isabelle Jouteur & Michel Mervaud (éd.), *Les « Origines de la Russie » de Gottlieb Bayer (1741)*, Toulouse, 2004.
 15. *La Grande Encyclopédie*, t. V, p. 941.

- « Paradoxa Russica de originibus Prussicis », *Acta Borussica ecclesiastica, civilia, literaria* (vol. 1, Königsberg et Leipzig, 1730).
 - « Nachrichten von den vornehmsten russischen Gesandtschafften an verschiedene Höfe » [« Nouvelles des plus importantes ambassades russes en divers lieux »], *Sammlung russischer Geschichte*, 1736, t. 2, p. 23-35 (attribution vraisemblable, bien que l'article ne figure dans aucune bibliographie de Bayer).
 - [Histoire d'Azov], *Sammlung...*, t. 2, 1736-1737 (trad. russe de J. K. Taubert, 1738 ; 2^e éd., 1768, puis 1782). Voir le détail plus loin.
 - « De Russorum prima expeditione Constantinopolitana », *Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, vol. 6 (1738).
 - « Origines Russicae », *Commentarii...*, vol. 8 (1741).
 - « Geographia Russiae... » (d'après Constantin Porphyrogénète, v. 948), *Commentarii...*, vol. 9, 1744.
 - « Geographia Russiae... » (d'après les écrivains du Nord, v. 948), *Commentarii*, vol. 10, 1747.
 - « Primečanija k Geografii Rossii X veka. » [Remarques sur la Géographie de la Russie au X^e s.] (paru seulement en russe dans le vol. 12 des *Ežemesjačnye Sočinenija k pol'ze i uveseleniju služaščie* [Œuvres mensuelles utiles et agréables], 1760). Original inconnu.
 - « Nadpis' k kamnju, sostavljajuščemu podnožiem licepodobija Imp. Petra Velikogo » [Inscription pour la pierre constituant le socle de la figure de Pierre le Grand] (paru uniquement en russe dans le vol. 83 des *Novye Ežemesjačnye Sočinenija*, 1793). Original inconnu.
 - Des manuscrits, dont un fragment de Königsberg (en latin) sur l'histoire de la Russie antique.
- Pour les *Origines russicae*, Bayer ne remonte pas jusqu'aux Antes et aux deux premiers États russes qu'ils auraient fondés, aux IV^e et VI^e s. Il n'en fait aucune mention. Il est vrai que ces deux premiers États étaient sans doute précaires¹⁶. Bayer ne fait qu'une brève allusion à Procope de Césarée. Son propos est de déterminer les origines de la Rus', et de les situer par rapport à des événements de peu antérieurs au IX^e s., tels que ceux de 839 relatés par les *Annales de Saint Bertin*. Il s'appuie essentiellement sur les sources byzantines et latines. Il cite aussi des sources persanes. Il ne connaît pas les sources arabes, alors inédites (la première version du récit d'Ibn Fadlan, par exemple, ne sera publiée qu'en 1823).

16. B. D. Grekov, *Kievskaja Rus'* [La Russie kéviennne], L., 1953, p. 444.

Bayer est-il « normaniste » ? Il a été le premier à mettre en évidence le rôle des Varègues en Russie¹⁷, mais n'est pas le « père » de la théorie normande, comme on l'a souvent répété¹⁸. Selon cette théorie, on le sait, les Varègues auraient joué un rôle prépondérant dans la fondation de l'État kiévien. Une polémique assez stérile oppose depuis plus de deux siècles « normanistes » et « antinormanistes ». Les antinormanistes ont sans doute tort de nier l'origine varègue des « Rus » (Rusy), et de les considérer comme des Slaves. Mais les normanistes ont tendance à exagérer l'influence des Varègues, notamment dans le processus de fondation de l'État kiévien¹⁹.

Pour Bayer, le nom de Russes est attribué aux habitants de Kiev avant la domination de Rurik, ce que confirment Photius et les *Annales de Saint-Bertin*²⁰. C'est ce que dira Lowmianski, qui n'est pas normaniste, en 1957²¹. D'ailleurs, pour les mots « Russie », « russe », Bayer écarte non seulement des étymologies fantaisistes, mais aussi une origine scandinave, qui est l'un des arguments des normanistes. Après Herberstein, mais sans le citer, il propose le

17. Voir I. Jouteur et M. Mervaud, *Les « Origines de la Russie »...*, Introduction, p. 16.

18. *Ibid.*, p. 19. Cela a conduit Trediakovski à distinguer deux sortes de Varègues, point de vue plus ou moins repris en 2001 par A. V. Nazarenko, pour qui les Varègues scandinaves dont parle Bayer ne sont pas les mêmes que ceux dont sont issus les grands-princes russes (cf. P. Gonneau, « Liturgie et histoire dans la Russie médiévale », *Revue des études slaves*, t. 76/1, 2005, p. 73).

19. Voir Jean Blankoff, « Un faux problème : les théories normaniste et antinormaniste sur les origines de l'État kiévien », *Revue des pays de l'Est*, 1, 1984. Une bibliographie des travaux dans ce domaine controversé, de 1842 à 1993, compte plus de 400 titres (J. Blankoff, *Les théories normaniste et antinormaniste sur les origines de la Russie*, Bruxelles, 1994). Le débat n'est pas clos, et n'est pas toujours serein. Cf. l'article de G. I. Anoxin, qui accuse Vasmer d'être tendancieux et attaque les « normanistes militants » (« Novaja gipoteza proisxoždenija gosudarstva na Rusi » [Une nouvelle hypothèse sur l'origine de l'État dans la Rus], *Voprosy istorii* [Questions d'histoire], 3, 2000, p. 58). Voir aussi le recueil *Antinormanizm*, t. 8, 2003, et le compte rendu de ce recueil dans *Voprosy istorii*, 2, 2005, qui constate le manque de sérénité dans les deux camps. On a sans doute exagéré les oppositions idéologiques, alors qu'à l'origine, il s'agissait plutôt de conflits de personnes (Ludmila A. Pimenova, « Les Allemands en Russie au XVIII^e siècle (essai de synthèse) » in *L'influence française en Russie au XVIII^e siècle*, Paris, 2004, p. 696-697).

20. *Les Origines de la Russie*, éd. cit., p. 125.

21. Henryk Łowmianski, *Rus' i Normanny*, op. cit., p. 186.

sens de « dispersion » par une étymologie purement russe (*rassejat*), et en rappelant que selon Procope les Slaves étaient appelés « Sporoi », ce qui signifie « dispersés »²².

Pourtant, depuis Bayer, l'origine scandinave est souvent avancée : on la trouve dans le dictionnaire étymologique de Vasmer, à l'entrée « Rus' », et dans de nombreux travaux, y compris les plus récents. Mais les antinormanistes font état d'étymologies qui s'appuient sur des noms de rivières du sud de la Russie. La question a été longtemps débattue et reste controversée. Les étymologies proposées par les antinormanistes sont peu convaincantes. Il est plus vraisemblable que le nom de *Rus'* dérive du vieux norois *Rothsmenn*, « rameur, navigateur » (cf. l'allemand *rudern*, « ramer »), qu'on retrouve dans la province de Roslagen, en Suède. On peut aussi rapprocher *Rus'* (comme l'a fait Thomsen dès 1879) du finnois *Ruotsi*, qui désigne la Suède, et de *Ruotsalainen*, le Suédois, sans qu'il soit toutefois précisé si ces noms ont un rapport avec l'idée de ramer ou de naviguer. Notons aussi que Vasmer écarte d'autres étymologies scandinaves comportant le sens de « gloire » ou de « troupe ». Si une étymologie scandinave est la plus probable, est-elle la plus largement admise *actuellement*, comme certains le pensent ? Ce n'est pas sûr.

Dans un programme éditorial en douze points, G. F. Müller annonce dès 1732²³ qu'il projette de publier dans sa *Sammlung russischer Geschichte*, en allemand et en « langue russe », des études sur l'histoire de la Russie, parmi lesquelles des écrits de Bayer (point 10). À quels écrits Müller pensait-il ? Aux travaux sur les Scythes en latin publiés dans les Commentaires de l'Académie de 1728 à 1732 ? Au manuscrit en latin sur les Varègues qui paraîtra en 1735 ? Aucune de ces études ne sera publiée dans la *Sammlung*, pas plus d'ailleurs que les autres travaux en latin de Bayer plus spécialement consacrés à la Russie, et qui paraîtront dans les *Commentaires*, la plupart à titre posthume. Quant à ses essais en

22. *Les Origines de la Russie*, p. 83 et 85.

23. *Sammlung russischer Geschichte*, t. 1, p. 5-8. Le programme de Müller parut aussi dans le *Journal historique de la république des lettres* de mars-avril 1733, p. 280-286, et dans les *Philosophical Transactions* de juillet-octobre 1733, p. 136-142. Rappelons qu'à partir de 1735, en l'absence de G.-F. Müller, qui participe à l'expédition de Béring en Sibérie, c'est Kramer, puis Bayer, qui dirigent la *Sammlung russischer Geschichte*. Sur le programme de la *Sammlung*, exposé dès 1732 par Müller, voir Christiane et Michel Mervaud, « Le Pierre le Grand et la Russie de Voltaire : histoire ou mirage ? », dans *Le Mirage russe au XVIII^e siècle*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2001, p. 20.

allemand, la *Sammlung* en publiera quatre, anonymes comme la plupart des articles qu'elle fait paraître, dans le tome 2 : un bref article sur un village du Caucase, des Remarques sur ce village et sur le commerce des Génois dans la mer Noire (p. 6-22), des Informations sur les ambassades russes les plus importantes en divers lieux (p. 23-35), et une longue *Histoire d'Azov* des origines à 1711, parue en 1736 et en 1737. Cette histoire ne comporte pas de titre général, mais ses cinq chapitres ont chacun leur intitulé, comme nous le verrons plus loin. Quant à la traduction russe, due à Johann Kaspar Taubert, elle porte le titre suivant : *Kratkoe opisanie vsech slučaev, kasajuščixsja do Azova ot sozdanija sego goroda do vozvraščenijsja onogo pod rossijskiju deržavu* [Brève description de tous les événements concernant Azov depuis la fondation de cette cité jusqu'au retour d'icelle sous l'autorité de la Russie]. C'est à cette histoire d'Azov, d'après l'original allemand, que nous limiterons ici notre étude sur Bayer historien de la Russie.

Ce n'est certainement pas par hasard que Bayer s'est intéressé à l'histoire d'Azov. La question est d'importance : Voltaire, dans un chapitre de son *Histoire de l'empire de Russie* consacré à la conquête d'Azov par Pierre le Grand, ne manquera pas de mentionner que le tsar voulait « se donner s'il pouvait l'empire de la mer Noire²⁴ ». De toute façon, les événements contemporains ne pouvaient qu'attirer l'attention de Bayer sur Azov. En 1736 avait commencé une nouvelle guerre de la Russie avec la Turquie. Les Russes remportent des succès : Lascy prend Azov, Münnich Otchakov, les troupes russes franchissent le Pruth. En 1739, la Turquie concède à la Russie la possession définitive des steppes entre le Dniepr et le Bug. Des colons serbes s'y établissent. Cette « Nouvelle-Serbie » prendra le nom, sous Catherine II, de Nouvelle-Russie. Mais si Anna Ivanovna récupère Azov, perdu en 1711 par Pierre le Grand, à l'époque où Bayer écrit son histoire, les Russes n'ont toujours pas accès à la mer Noire.

Dans sa bibliographie des œuvres de Bayer, Pekarski mentionne l'*Histoire d'Azov*, dans la traduction russe de Taubert²⁵. Mais il ne signale pas l'original allemand, qu'il ne semble pas connaître.

24. Voltaire, *OCV*, t. 46, p. 572.

25. P. Pekarskij, *Istorija Imperatorskoj Akademii Nauk* [Histoire de l'Académie impériale des sciences], SPb., 1870, t. 1, p. 196. Babinger ignore tout autant l'original allemand, et ne signale lui aussi que la traduction russe. Le nom de Bayer n'y figure pas. Seul est mentionné le nom du traducteur Johann Kaspar Taubert. Cette traduction russe est assez fidèle. L'original allemand n'est pas signé non plus, aussi l'attribue-t-on parfois à Müller

Cette bibliographie pourrait donc laisser croire que l'original est perdu ou est resté manuscrit. Comme ce texte allemand n'est pas signé, on pourrait l'attribuer à Müller. Mais ce dernier était alors en Sibérie, et certaines sources orientales (notamment turques) citées en note ne peuvent avoir été exploitées que par Bayer. Il n'est d'ailleurs pas exclu que Müller ait participé à la rédaction de la partie moderne (XVII^e siècle et début du règne de Pierre le Grand). Cette étude de 240 pages, dont une vingtaine de pages d'annexes, est divisée en cinq chapitres : « Alte Azowische und Crimische Begebenheiten » [« Les événements anciens d'Azov et de la Crimée »], p. 36-80 ; « Azow unter den Genuesern, Tatern und Türcken » [« Azov sous les Génois, Tatars et Turcs »], p. 81-103 ; « Azow unter den Cosacken » [« Azov sous les Cosaques »], p. 104-125 ; « Was Azows halber bis 1695 vorgefallen » [« Azov jusqu'en 1695 »], p. 126-178 ; « Belagerung und Eroberung von Azow » [« Siège et conquête d'Azov »], p. 179-207 (avec des annexes, p. 208-276).

Les sources de l'histoire d'Azov

Pour l'histoire antique et le Moyen Âge, Bayer se réfère à de nombreux auteurs : Diodore de Sicile, Strabon, Pomponius Mela, Denis le Périégète, Ptolémée, Hérodote, Constantin Porphyrogénète, Eusèbe de Césarée, Ammien Marcellin, Procope de Césarée (*De bello Gothico*, *De bello Persico*, *De Aedificiis Justiniani Imp.*), Jean Curopalate Scylitzès, Cédrene, Nicéphore Gregoras. Outre les auteurs anciens et byzantins, il a consulté l'*Histoire des Scythes* manuscrite d'Andreï Lyzlov²⁶, le Génois Girolamo de Marini, l'orientaliste anglais Thomas Hyde²⁷, Abulgasi Bahadur khan²⁸, des

26. Andrej Ivanovič Lyzlov (mort après 1696), devenu *stol'nik* [serdeau] en 1676, participa aux campagnes de Crimée de 1687 et 1689 et d'Azov en 1695-1696. En 1682, il traduisit du polonais des fragments de la chronique de Strykowski. Pour son *Histoire des Scythes* [Skifskaja Istorija], qui va jusqu'à la fin du XVI^e s., il a utilisé un large éventail de sources (auteurs latins, chroniques, chronographes, archives de l'État, etc.). Quoique manuscrite, cette Histoire, écrite en 1692, eut une grande diffusion en Russie. Elle fut éditée deux fois par Novikov (1776 et 1787, 3 vol.).

27. Thomas Hyde (1636-1703), un des premiers spécialistes de persan (auteur d'une *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia*, 1700 ; voir éd. d'Oxford, 1760), avait appris aussi, outre le latin et le grec, l'arabe, l'hébreu et le chinois. Bayer a consulté en fait le *Petit traité des chemins du monde* en hébreu du rabbin français Abraham Peritzol (Farissol) paru à Venise en

chartes turques. Bien que ne sachant pas le russe, il se réfère aussi à des textes vieux-russes, que lui a peut-être traduits Trediakovski (comme le pensait Pekarski) : la *Chronique de Nestor*, qu'il nomme comme Müller la Chronique de l'abbé Théodose, en confondant le nom de l'abbaye et le nom de l'auteur²⁹, et la *Stepennaja kniga* [Livre des degrés]. Pour l'histoire moderne, il s'est beaucoup servi du récit de voyage de Nicolaas Witsen, bourgmestre d'Amsterdam et ami de Pierre le Grand, *Noord en Oost Tartarye*, d'un livre de cartes sur le Don du vice-amiral Cornelius Cruys³⁰, de l'*Atlas de la navigation et du commerce* de Louis Renard³¹ paru à Amsterdam en 1715. Il a lu le récit de voyage en Russie du Suédois Peter Petreius³², des ouvrages de Dimitrie Cantemir, la *Synopsis* de Strykowski, le *Diarium itineris in Moscoviam* de Johann Georg Korb, secrétaire de l'ambassadeur

1587 et reproduit avec une version latine par Hyde (Oxford, 1691). Peut-être aussi le Commentaire sur Job du même Peritzol (1517).

28. Abulgasi Bahadur, ou Aboul-Ghazy-Behader (1605-1664), khan du Kharezem, descendant de Gengis Khan, auteur d'une *Généalogie des Tatars*, en tatar, traduite en russe, en allemand et en français. Bayer se réfère à lui également dans ses *Origines russicae*.

29. Bayer, comme Müller, a confondu Nestor avec saint Théodose, abbé introducteur de la règle de saint Théodore Studite au monastère des Grottes à Kiev, au XI^e siècle. Müller avait été le premier à publier dès 1732 dans sa *Sammlung...* des extraits en traduction allemande de la *Chronique de Nestor*, qu'il attribuait à un moine Théodose, à la suite d'une erreur de traduction : il avait pris le nom de l'abbaye pour celui du chroniqueur (*Sammlung...*, t. I, p. 1). Il indiquera cette erreur par la suite (A. B. Kamenskij, « Sud'ba i trudy istotografu G. F. Millera » [Le destin et les travaux de G. F. Müller], dans G. F. Müller, *Sočinenija po istorii Rossii, izbrannoe* [G. F. Müller, Œuvres choisies sur l'histoire de la Russie], M., 1996, p. 378).

30. Cornelius Cruys, *Nieuw Pas Kaart Boek Behelsende de Grootte River Don of Tanais...*, Amsterdam, 1703-1704. Cet ouvrage était dans la bibliothèque de Pierre le Grand (*Biblioteke Petra I* [La bibliothèque de Pierre le Grand], L., 1978, p. 118).

31. Louis Renard, agent du roi de France aux Pays-Bas, est l'auteur de deux ouvrages savants, l'un sur les animaux marins (1718), l'autre intitulé *Artis spelleae thesaurus* (1721).

32. Per (Peter Petreius) Erlesund 1570-1622. Au cours de son premier séjour en Russie, il a servi Chouiski. Il fut chargé ensuite d'une mission pour entrer secrètement en contact avec le deuxième ou le troisième faux Dmitri. Son récit de voyage, *Regni Muschovitici Sciographia* (Stockholm, 1615), fut traduit par lui-même en allemand (*Historien und Bericht von dem Grossfürstenthumb Muschkow*, Leipzig, 1620). Mérimée s'y est maintes fois référé dans ses *Faux Demetrius*.

d'Autriche Ignaz-Christoph von Guarient und Rall [1700], le Journal du général Patrick Gordon, alors inédit, dont il a traduit et reproduit de longs passages sur les désastreuses campagnes de Crimée. Toutefois, pour le siège et la prise d'Azov, le témoignage du général Lefort lui est resté inconnu, et il ne se réfère pas au Journal de Gordon, qu'il avait si abondamment utilisé pour les campagnes de Crimée. Son récit repose sur Cruys, Witsen, Cantemir, les archives ottomanes et celles du Corps diplomatique, des Relations envoyées d'Azov au patriarche de Moscou, et une carte du général Jacob Bruce éditée à Amsterdam chez Johann Thiesing (c'est-à-dire Jan Tessing).

Événements anciens

On sait que le Tanaïs est le nom grec du Don et de la ville située à son embouchure, à peu près au même emplacement que l'actuelle Azov. Bayer ne dit rien sur les origines lointaines de cette ville, qui remonte au ^ve siècle avant notre ère. Il rappelle que pour Ptolémée le Don marquait la frontière entre l'Europe et l'Asie (pour Olearius c'était Astrakhan), mais que Tanaïs se trouvait du côté asiatique. Il rapporte d'après Strabon que Tanaïs a été bâtie par les Grecs du Bosphore Cimmérien (p. 41), sans préciser que ce sont des habitants de la ville principale du Bosphore, Panticapée, qui l'ont fondée³³.

Bayer observe à juste titre que les noms des fleuves – le Tanaïs, son équivalent slave le Don, et le Danube – sont sans doute de même origine « dans une langue très ancienne ». Les Turcs les désignent d'ailleurs du même nom, *Ten*³⁴. Toutefois, Bayer les apparente à tort aux noms du Rhône (Rhodanus) et de la Dvina (p. 38-40), d'origine obscure. Il dit ensuite quelques mots sur le commerce des colonies grecques de la Crimée et des Palus Méotides (la mer d'Azov) avec les Scythes et leurs autres voisins (p. 43-45). Il rappelle que les Grecs avaient appelé à l'aide Mithridate contre les

33. Bayer ne mentionne Panticapée, l'actuelle Kerč' [Kertch], que comme l'une des colonies grecques de la mer Noire (p. 42). Tanaïs avait son archonte et jouissait d'une certaine indépendance (T. N. Knižović, *Tanaïs*, M. – L., 1949. Cf. *Očerki Istorii SSSR* [Essais sur l'histoire de l'URSS], M., 1956, p. 343). C'était l'un des grands marchés d'esclaves du monde antique (*ibid.*, p. 466).

34. Ces noms sont en effet d'origine iranienne. Tanaïs et Don dérivent de l'aveistique *dânu*, qui signifie le fleuve. Quant au Danube et à ses noms slaves, c'est un emprunt au latin *Danuvius* (par l'intermédiaire du gotique), apparenté à l'aveistique *dânu*.

Scythes et que son fils Pharnace, qui s'était révolté contre lui, fut vaincu par César (p. 46-55). Il rapporte que les Scythes avaient creusé le fossé de Perekop, appelé en grec Τάφρος (Tafros), « fossé ou canal creusé de main d'homme »³⁵, mais qu'il s'est ensuite dégradé et que la forêt l'a envahi, si bien que la Crimée n'est plus séparée du continent. Après être passé rapidement sur la période grecque, Bayer relate que le roi du Pont Polémon I^{er} assura à Auguste la domination sur le Bosphore cimmérien. Tanais souffrit beaucoup à cette époque, car, selon Strabon, la ville s'étant opposée à Polémon, elle fut conquise et détruite par lui (p. 58).

Au temps de Dioclétien (215-313), ce sont les Sarmates, que Bayer considère à tort comme les vrais ancêtres des peuples slaves³⁶, qui possédaient le royaume du Bosphore cimmérien, et donc aussi la ville de Tanais. Les Sarmates ayant envahi les provinces romaines entre le Caucase et la mer Noire jusqu'au fleuve Halys (l'actuel Kizil Irmak) en Anatolie, Dioclétien poussa les citoyens de Cherson (Korsoun) à attaquer le royaume sarmate : ils prirent leur capitale, Bosporos (l'actuelle Kertch) et toutes les villes du Bosphore sur la mer Méotide (effectivement, au milieu du III^e siècle, Tanais fut prise d'assaut, et même brûlée, comme le révèle l'archéologie). Les Chersoniens rendirent ensuite leurs conquêtes, mais Dioclétien les dispensa du tribut qu'ils payaient jusqu'alors (p. 60-62).

Sous Constantin le Grand, les Sarmates possédaient toujours le royaume du Bosphore cimmérien, mais les Goths occupaient la partie occidentale de la Crimée et les régions septentrionales le long du Don et du Dniepr, avant d'en être chassés par les Huns. D'ailleurs, Constantin avait soumis la Scythie et combattu les Goths en venant en aide aux Sarmates. Mais ceux-ci lui ayant été infidèles, il excita contre eux les habitants de Cherson, qui les poursuivirent jusqu'au Danube et étendirent leurs frontières jusqu'à Caffa (p. 63). Bayer consacre ensuite plusieurs pages aux conflits entre Sarmates, Chersoniens et habitants du royaume du Bosphore (p. 64-70). Mais, curieusement, il omet de rappeler que Tanais, comme les autres villes du Bosphore cimmérien, fut détruite par les Huns dans la seconde moitié du IV^e siècle.

35. P. 56, avec une note en turc. On sait que la Crimée a pour étymologie le mot *Kyrym*, qui désigne en tatar ce fossé creusé sur l'isthme de Perekop au temps du royaume du Bosphore cimmérien.

36. P. 60. Bayer commet aussi cette erreur dans ses *Origines Russicae* (éd. Isabelle Jouteur & Michel Mervaud, p. 85). On sait que les tribus sarmates étaient d'origine iranienne.

Il semble, pense Bayer, que les empereurs de Constantinople ne se soient pas particulièrement souciés de la ville de Tanaïs, trop éloignée : ils se croyaient en effet suffisamment en sécurité avec Bosporos, délivrée du joug des Huns par Justinien et soumise à Constantinople, car elle pouvait contrôler toute entrée et toute sortie de la mer Noire. D'ailleurs, Constantin Porphyrogénète, dans son Instruction au prince royal Romanus, en 948, ne fait aucune mention de Tanaïs, bien qu'il ait très soigneusement décrit les frontières de l'empire romain, et les peuples voisins. Ceci me persuade, conclut Bayer, que Tanaïs n'a plus été de longue date occupée par les Grecs et n'a plus été de quelque importance (p. 71-72).

Bayer évoque ensuite les invasions des Huns (Uturgur et Kurturgur), des « Turcs » et des Khazars. Ces derniers conquièrent presque toutes les contrées occupées auparavant par les « Tatars ». Avec l'aide des empereurs grecs, ils opposaient une résistance aux Russes, déjà célèbres par leur bravoure, grâce à la forteresse de Sarkel sur le Don³⁷. Et, comme ils devaient protéger cette forteresse, on peut supposer, selon Bayer, qu'ils ne pouvaient négliger la ville de Tanaïs, encore présente ou déjà détruite (p. 72-73). Quant aux Pétchénegues³⁸, en 893, ils chassèrent les « Turcs », qui s'établirent en Hongrie, et conservèrent les pays au delà de la Crimée entre le Don et le Danube. L'origine de ce peuple « si dommageable aux Russes » est difficile à établir, de même que sa parenté avec d'autres peuples actuellement connus, estime Bayer. Toutefois, sur ce dernier point, il émet une hypothèse. Il rappelle que les Pétchénegues, repoussés par les Uzi³⁹ qui occupaient en 948 les territoires compris entre le Don et le Iaïk, se dirigèrent vers le Danube pour entrer dans les provinces romaines, et attaquèrent l'armée du « vaillant empereur » Flavius Constantin Monomaque⁴⁰, mais, étrillés après 1050, durent se rendre aux Romains. On leur assigna de vastes emplacements déserts en Moldavie et Valachie, si

37. En 965 l'armée russe de Sviatoslav écrasa l'armée khazare, s'empara de leur capitale Itil qu'elle mit à sac, prit Samandar sur la Caspienne, puis la forteresse de Sarkel.

38. Bayer les nomme ainsi d'après la prononciation qu'on trouve dans « tous les livres d'histoire russe ». Il rappelle que les Grecs les appellent Patzinaks et signale les autres dénominations chez Liutprand, Dietmar de Merseburg, etc.

39. Les Uzi ou Oghouz sont un peuple turk d'Asie centrale. Bayer les mentionnait dans ses *Origines Russicae* (éd. cit., p. 59).

40. Constantin IX Monomaque, empereur byzantin (1042-1055).

bien que, pense Bayer, Lucius⁴¹, « écrivain passable de Dalmatie et de Croatie », a raison de dire que les Patzinaks ont ensuite été nommés Valaques. Bayer conforte cette douteuse hypothèse en observant que la langue moldave, d'origine romane, contient des mots étrangers qui pourraient provenir des Pétchénegues (p. 73-74).

Bayer continue sa digression sur les peuples voisins de la ville de Tanais au Moyen Âge en évoquant les Polovtzes : on ne sait rien de sûr, pense-t-il, concernant leur origine et leur parenté avec d'autres peuples, « quoi qu'en aient dit les écrivains polonais ». On pense que les Russes les ont nommés ainsi parce qu'ils ont habité des plaines ou parce qu'ils ont été des brigands (de *lovit*)⁴². Bayer relève que les affirmations de Strykowski⁴³ sur l'origine et la langue des Polovtzes sont « sans fondement », mais que selon lui ils possédaient plusieurs villes, dont Azov (p. 74-75).

Bayer observe qu'avant Vladimir I^{er} les Russes avaient attaqué Constantinople à maintes reprises, mais n'avaient pas touché la Crimée. Évoquant la princesse Olga, il commet deux erreurs : elle aurait selon lui vengé la mort de son mari Sviatoslav, tué par les Pétchénegues à son retour de Bulgarie⁴⁴ ; d'autre part, il pense qu'elle a pris Sarkel, ce que fera en réalité son fils Sviatoslav. Il rappelle ensuite que Vladimir I^{er} a enlevé la forteresse de Korsoun, épousé Anna, fille du basileus et s'est converti au christianisme, mais il regrette qu'il y ait peu d'informations sur ce prince « fameux » dans les chroniques russes, bien des faits importants de son règne n'ayant été relevés que par des écrivains étrangers. Cela n'empêche pas de penser qu'il fut le premier souverain russe qui ait

41. Jean Lucius (1614-1684), historien dalmate, auteur entre autres d'un ouvrage en italien, *Memorie storiche di Tragurio oradetto Trau libri VI*, Venise, 1673. Bayer l'évoque dans ses *Origines Russicae*, éd. cit., p. 99.

42. Le mot vient du vieux russe *но.ловь* (polov'), « jaune pâle » (Vasmer).

43. Maciej Strykowski, historien polonais du XVI^e s. Bayer le mentionne comme inspirateur de la *Synopsis* de Kiev, en sous-entendant qu'il est peu fiable (*Origines Russicae*, éd. cit., p. 123). Selon Strykowski, les Polovtzes seraient des restes de Goths et de Cimbres, et leur langue serait mêlée de russe, de polonais et de valaque. Bayer le réfute avec le témoignage des Grecs d'alors, selon lesquels ils s'appelaient eux-mêmes Uzi, avec Cédrene, qui les dénomme des Huns, et avec une charte turque d'après laquelle le Dniepr et la forteresse d'Otchakov portent leur nom (Ozi).

44. On sait que l'époux d'Olga était le prince Igor, qui fut tué par les Drevlianes, et que c'est sur eux qu'Olga a exercé sa vengeance.

pris Azov. Toutefois, la ville aurait été reconquise par les Polovtses en 1067, ainsi que Tmoutarakan, en face de Taman ; mais d'autres déclarent que cette dernière ville appartenait encore en 1078 à un petit-fils de Iaroslav le Sage (p. 76-77).

Les Polovtses avaient profité des « effroyables dissensions » entre Vsevolod I^{er} [mort en 1093] et ses frères pour s'établir sur le Don, puisqu'en 1103, lorsque les Russes les humilièrent dans une bataille, ils possédaient Azov. Le prince polovtsien tué dans cette bataille, selon Strykowski, s'appelait Azup. Bayer incline à penser que le nom d'Azov viendrait de cet Azup, sous la domination des Polovtses⁴⁵. Mais, objecte-t-il, la chronique de l'abbé Théodose⁴⁶ ne mentionne aucun prince Azup, et nomme le prince tué Altunapa.

Conformément au souhait de G.-F. Müller exprimé en 1732⁴⁷, Bayer rectifie plusieurs erreurs des écrivains étrangers : d'abord celle des généalogistes⁴⁸, qui font succéder Vladimir Monomaque à son père Vsevolod [en 1093], alors qu'il ne devint grand-prince qu'après le règne de Sviatopolk, fils d'Izjaslav, en 1113. Il y a eu d'« extraordinaires troubles » sous ce souverain « digne d'éloge » : il a été, dit son contemporain Théodose [c'est-à-dire Nestor], l'effroi des Polovtses et des Grecs. Mais les chroniques rapportent une légende selon laquelle il aurait fait la guerre en 6621 [1113] à l'empereur Constantin Monomaque. Or, celui-ci est mort 50 ans avant le règne de Vladimir. Théodose nous libère complètement de ce doute : ce n'est pas Vladimir Monomaque qui a fait l'expédition de 1043 contre Constantinople, mais le frère de son père, appelé aussi Vladimir (p. 78-79). Quant à Peter Petreius⁴⁹, il dit dans sa chronique en allemand (p. 534) que l'habit d'or que portaient les

45. Bayer répète plus loin (p. 97-98) qu'Azov a peut-être reçu son nom de celui d'un prince polovtse ; et il mentionne que les Turcs l'appellent *Adzak*. En fait, Azov vient du tatar de Crimée Azaw, qui désigne la ville (en turc Azak). Dans le Turkestan oriental, *azak* signifie « un endroit peu élevé » (Vasmer).

46. Bayer appelle ainsi la *Chronique de Nestor*, par suite d'une erreur de G.-F. Müller (voir n. 26). La *Chronique de Novgorod*, à la date de 6611 (1103) ne mentionne en effet aucun nom de prince polovtse.

47. Dans l'introduction de la *Sammlung...*, t. 1, p. 8 (point 11).

48. L'erreur est commise avant tout, selon Bayer, par Johann Ludwig Levin Gebhard, dans les *Tables de Lobmeyr* (p. 78).

49. Noble suédois, ambassadeur à Moscou au début du XVII^e s., a passé quatre ans en Russie. Voir n. 32.

tsars pendant leur couronnement avait été pris à Caffa aux Tatars par le grand-prince Dmitri Monomaque : il s'agit en fait de Vladimir Monomaque, et, quant aux Tatars, ils étaient alors peu connus en Asie (p. 79). Antonio Herrera, célèbre historien espagnol du temps de Philippe II qui a eu connaissance de ce fait, parle bien de Vladimir (et non de Dmitri), qui aurait vaincu les Génois (au lieu des Tatars), mais à cette époque [entre 1113 et 1125] les Génois ne possédaient pas encore Caffa⁵⁰, malgré un témoignage analogue du noble génois Jérôme de Marini, quelques années avant Herrera⁵¹. En fait, commente Bayer, il se peut que Vladimir, après que les Polovtses aient été défaits et qu'Azov et les territoires orientaux soient revenus à la Russie, ait enlevé Caffa aux Grecs, qui auraient été forcés de lui remettre toute la parure d'État que portaient les empereurs, car, selon Constantin Porphyrogénète, les Russes, même avant son règne⁵², l'avaient réclamée à la Cour de Constantinople. Cependant, Bayer ne nie pas que les Génois, quelques années après l'expédition de Vladimir à Caffa, aient pris Tanaïs... (p. 79-80).

50. Ils ne s'implanteront dans la région qu'un siècle plus tard, comme on le verra dans le chapitre suivant de Bayer.

51. Marini dit que la ville de Gênes, grâce à la conquête d'une de ses colonies, a eu le bonheur de jouir d'un si important honneur [d'être battue par Vladimir]. Girolamo Marini, *Genua, sive Domini, gubernationis, potentiae, dignitatis... republicae genuensis...*, Gênes, 1666.

52. Donc avant 945, début du règne effectif de Constantin VII, au temps du prince Igor (912-945). Tatichtchev, se référant à Strykowski, rapporte qu'en 1095 Vladimir Monomaque aurait participé à une expédition punitive contre les Grecs du Chersonèse (territoire génois) qui se serait soldée par une victoire complète des Russes. Il semble cependant douter de la réalité de cette expédition en Crimée, qui ne figure dans aucune chronique russe et que Monomaque ne mentionne pas dans son *Instruction (Poučenie)*. Selon Strykowski, c'est à la suite d'un duel victorieux avec le voïévode génois de Chersonèse que Vladimir prit la chaîne d'or qui servit, avec la ceinture et la chapka, au couronnement des tsars (voir le commentaire d'Eugène Volsky, dans le *Bréviaire du prince* de Vladimir Monomaque, Montpellier, « Sources russes », 2007, p. 93. Cette édition constitue la première traduction française des œuvres de Monomaque). E. Volsky pense que, pour l'expédition criméenne, il y aurait confusion entre Vladimir Monomaque et Vladimir Sviatovitch.

Azov sous les Génois, les Tatars et les Turcs

Bayer rappelle qu'il a parlé ailleurs (t. 2, p. 6 et suiv.) de la puissance génoise en mer Noire. Il l'attribue au déclin de l'empire d'Orient, affaibli par les Croisades : en 1261, les Grecs avaient certes récupéré leur empire, dont s'était emparé un Occidental⁵³ après la prise de Constantinople par les Croisés en 1204, mais cet empire n'avait plus la puissance d'autrefois, et Bayer s'étonne que, sans aucune aide des chrétiens d'Occident, il ait pu résister encore deux cents ans à l'expansion des Turcs. Il est vrai que, face au « parti dangereux » des Tatars, les Génois firent figure de protecteurs de l'empire de Constantinople. Bayer n'a pu trouver à quelle date les Génois se sont emparés de la ville de « Tana » [ainsi qu'ils nommaient Tanais]. Il suppose cependant qu'ils l'ont prise avant l'invasion tatar, donc avant 1237⁵⁴, en l'enlevant aux Polovtzes (p. 82-83). Cette question embarrassa Voltaire : au moment où il écrivait *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, il était persuadé que Tana avait été fondée par les Vénitiens. G.-F. Müller répondit à ses questions en résumant le texte de Bayer et en niant catégoriquement que les Vénitiens aient commercé avec les Russes⁵⁵.

Les Génois ont-ils été accueillis partout avec les honneurs, comme s'en vante Jérôme de Marini⁵⁶ en 1665 ? Bayer le conteste, car « ils ont tenté de parvenir à leurs fins par mille artifices et flatteries », mais, dès qu'ils ont mis le pied quelque part, ils se sont étendus avec violence. Nicéphore Grégoras⁵⁷, leur contemporain,

53. Baudoin IX, comte de Flandre, fut élu empereur d'Orient sous le nom de Baudoin I^{er}.

54. Dès le début du XIII^e s., selon Freddy Thiriet (*Histoire de Venise*, 5^e éd., Paris, 1976, p. 43).

55. Si les Vénitiens n'ont pas « fondé » Tana, ils y avaient un quartier, et un consulat depuis 1333. Il y avait donc à Tana deux comptoirs italiens, un génois et un vénitien. Leurs rapports étaient souvent conflictuels, ainsi qu'avec les Tatars, auxquels ils payaient des droits (voir par exemple Bernard Doumerc, « Les Vénitiens à La Tana (Azov) au XV^e siècle » (*Cahiers du monde russe et soviétique* [désormais *CMRS*], vol. XXVIII/1, 1987, p. 5-19). Faute d'avoir pu consulter les archives de Venise, Bayer ignore la présence des Vénitiens à Azov. Müller, s'appuyant sur Bayer, a mal informé Voltaire (voir M. Mervaud, « La référence russe dans *Candide* », *SVEC*, 2006 : 06, p. 322-325).

56. P. 83, avec une citation latine. Sur l'ouvrage de Marini, voir n. 51.

57. Nicéphore Grégoras (1295-1360), auteur d'une histoire de Byzance de 1204 à 1359.

rapporte qu'ils ne voulaient pas permettre aux Byzantins et aux autres nations de naviguer ou de commercer sur la mer Noire jusqu'à Kherson ou Tanaïs, et qu'ils leur ordonnaient de ne naviguer que jusqu'à l'embouchure du Danube, à moins qu'ils ne fussent pourvus de passeports génois. Ils auraient même pensé à établir des droits de douane sur le détroit face à la mer Noire (p. 83-84). C'est pourquoi la flotte vénitienne attaqua ces colonies génoises. Mais elle fut mal soutenue par les Grecs, et les attaques furent repoussées. Cependant, les Vénitiens avaient causé beaucoup de dégâts aux Génois, et avaient retenu dans la mer [de Marmara] leurs bateaux chargés de blé, d'orge, de poissons salés et de caviar, en provenance des Palus Méotides et de Tanaïs (p. 84-85).

Plusieurs familles nobles de Gênes se sont-elles maintenues à Azov jusqu'au XVII^e siècle, comme l'affirme Jérôme de Marini ? Bayer le juge « presque incroyable », « après tant de grands changements survenus en ce lieu » [c'est-à-dire après la conquête turque]. Un autre témoignage laisse Bayer perplexe : celui du vice-amiral Cornelius Cruys⁵⁸, selon qui des Florentins seraient restés à Azov « jusqu'à aujourd'hui » (c'est-à-dire jusqu'en 1703), notamment la famille Spinola, comme l'attestent les inscriptions sur les portes et les églises. Bayer observe que les historiens florentins ne nous ont laissé aucune trace d'un fait aussi important ; quant à Godefroy de Bouillon, Baudoin et autres Francs auxquels se réfère Cruys, ce qu'ils mentionnent « n'est pas exact ». Pourtant, le vice-amiral n'a pas pu donner cette information sur les Spinola « sans une importante raison » (p. 86).

Selon Cruys, au temps où les chrétiens se sont emparés de la plupart des places de la mer Noire, Azov a été une ville commerçante très considérable. Puis arrivèrent les Tatars et Mongols. Bayer remarque qu'ils sont de même origine que les Turcs, comme en témoignent leur langue et leur physionomie. Puis il mentionne la généalogie des princes mongols jusqu'à Batu (p. 87-88). Il rappelle que les Mongols enlevèrent aux Polovtses leur pays, y compris la Crimée, mais que les forteresses maritimes demeurèrent aux mains des Génois : car les Tatars ne pouvaient s'en emparer, et ils avaient conscience des dommages que leur causerait la perte du commerce maritime auquel ils n'entendaient rien (p. 89). En 1237, Batu envahit la Russie, qui ne peut résister à 600 000 hommes, parce qu'elle était divisée, que l'Ordre teutonique la menaçait, la cause principale

58. Cornelius Cruys (1657-1727), vice-amiral russe d'origine norvégienne, fut condamné à mort par Pierre le Grand en 1714 et déporté à Kazan. Sur son ouvrage, publié en 1703-1704, voir n. 30.

de la défaite étant l'état lamentable de « l'empire ». Bayer fait ensuite un bref historique de la Horde d'Or jusqu'en 1294⁵⁹, et, *comme s'il était Russe*, écrit que, d'après ce bref récit, « on a une idée de ce que nos ancêtres ont voulu dire en parlant de la Grande Tartarie, alors qu'elle aurait dû, d'après son chef principal et son peuple dominant, s'appeler la Grande Mongolie » (p. 91-92).

Bayer assure qu'il ne veut traiter cette histoire tatare qu'en liaison avec les événements d'Azov et de la Crimée. Aussi se borne-t-il à faire le récit de quelques faits importants : en 1382, Moscou est prise par Tokhtamych, mais son rival Tamerlan le bat et devient le maître de toutes les hordes tatars (Bayer ne mentionne pas qu'en 1395 Tamerlan détruisit Tana, qui fut reconstruite par les Génois) ; à la mort de Tamerlan, en 1400 [en réalité 1405], Oudegeï se rend maître de la Crimée et Tokhtamych occupe de nouveau le royaume de Kazan. En Crimée, comme le rapporte Dimitrie Cantemir, deux familles tatars du même nom se disputent la légitimité du pouvoir (p. 93-94).

Après cette digression, Bayer revient aux Génois, qui possèdent sans interruption les ports de Crimée et Tana. Même après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, ils continuèrent leur commerce en Crimée pendant plus de vingt ans. Puis, les mourzas tatars s'étant brouillés avec le khan et s'étant soumis au sultan pour quelques conditions favorables, chassèrent les Génois et remirent tous les ports aux Turcs en 1471. Mais, selon *l'Histoire de Scythie* d'Andreï Lyzlov, ces ports (Caffa, Azov, Otchakov) auraient été pris par Mahomet II. Cependant, Bayer, prudent, s'interroge : on ne sait pas, écrit-il, si les Génois, après la prise de Caffa [par les Turcs], possédaient encore ou non Azov. Les Tatars ne se seraient-ils pas auparavant emparé de cette forteresse très éloignée des Génois ? Son doute vient en particulier de ce qu'un professeur lui a montré des monnaies d'Azov au nom de Tokhtamych-khan (p. 95-97). Quoi qu'il en soit, d'après Cruys, Azov perdit alors tous ses avantages commerciaux et devint une bourgade où l'on ne vendait plus que du beurre de vache, du fromage, du poisson salé et des esclaves⁶⁰. Toutefois, la situation de la ville resta la même que sous

59. P. 89-90. Bayer observe qu'il y aurait beaucoup à dire sur le nom de la Horde d'Or, et que Kazan, construit par les Tatars, signifie en turc « un grand chaudron » (une autre étymologie possible serait un nom de personne, cf. Vasmer).

60. Azov est devenue turque en 1475 comme Caffa. Mais, contrairement à Azov, Caffa n'a pas perdu son importance économique. Et c'est par Azov et la Crimée que les marchands russes, à la fin du XV^e siècle, commen-

la domination génoise jusqu'à sa prise par les Cosaques : elle avait une belle fortification de pierre avec de nombreuses tours ; sur la rive du Don se trouvait une forteresse faite selon l'antique habitude, le fleuve traversait la ville, si bien qu'une partie importante des constructions étaient sur une autre île.

Pour empêcher les Cosaques d'accéder à la mer Noire, les Azoviens disposèrent de puissantes chaînes au-dessus du Don. Cela n'empêcha pas les Cosaques de croiser en mer Noire en 1616 et d'enlever des bateaux turcs⁶¹ et même Sinope ; en 1624 ils ont croisé de nouveau devant Constantinople, et, en 1637 ils ont même pris Azov. Ils n'en seraient jamais arrivés là si auparavant la Russie ne s'était rétablie [après le joug tatar], observe Bayer, qui rappelle les principales étapes de ce redressement : la « sagesse » d'Alexandre Nevski, qui sut contenir les Tatars ; la victoire de Dmitri [Donskoï] en 1380 ; le sauvetage complet de l'empire sous Ivan III en 1477, et surtout les conquêtes d'Ivan IV, qui s'empara de Kazan en 1552, et, deux ans après, d'Astrakhan (p. 98-101).

En 1569, les Turcs, après s'être rafraîchis à Azov, assiégèrent Astrakhan avec 300 000 hommes et 40 000 Tatars. Ils y perdirent des milliers de morts et de prisonniers. La pluie, les mauvais chemins, la famine, les épidémies et la peste firent qu'à peine un dixième de l'armée revint à Azov (p. 102). Par je ne sais quel hasard, ajoute Bayer, plusieurs centaines de milliers de livres de poudre explosèrent à Azov, si bien que la ville et le château furent détruits. Le sultan la fit aussitôt reconstruire et fortifier plus qu'auparavant. Les janissaires en prirent possession, parce qu'on ne pouvait se fier plus que cela aux Tatars. Des galères et des saïques y furent construites pour se défendre des Cosaques. Les Russes avaient tant à faire tantôt avec la Livonie, tantôt avec des troubles intérieurs, que la possession tranquille d'Azov devait être assurée aux Turcs. Pourtant, les Cosaques s'en sont emparé en 1637 (p. 103).

cent à aller en Turquie (*Očerki istorii SSSR*, fin du XV^e s.-début du XVII^e, M., 1955, p. 89).

61. Ces pirateries ont été décrites au XVII^e siècle par Beauplan et le père Avril (voir leurs textes reproduits dans Michel Mervaud & Jean-Claude Roberti, *Une infinie brutalité. L'image de la Russie dans la France des XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, IES, 1991, p. 87-88).

Azov sous les Cosaques

Pour Bayer, les Cosaques, contrairement aux légendes polonaises qui en font un peuple de « fuyards », sont un peuple « courageux et fort » et une « noble nation ». Selon Contantin Porphyrogénète, ils sont connus sous ce nom depuis 948. Bayer ne remet pas en cause cette chronologie, et considère les Cosaques comme une nation ancienne⁶². Il rappelle en quelques pages les luttes des Cosaques Zaporogues contre les Polonais qui les traitaient en « valets » soumis aux impôts et astreints aux corvées. Il rapporte notamment leur révolte de 1596 avec l'hetman Nalivaïko, qui sera décapité l'année suivante⁶³. Les Cosaques devaient donc rechercher la protection des Russes ou du khan tatar. Mais, en 1647, l'hetman Khmelnitski commença à « corriger » les Polonais. Cependant, quatre mille Cosaques Zaporogues décidèrent de chercher leur salut ailleurs. Ils voulaient servir les Persans contre les Turcs, mais les Cosaques du Don leur conseillèrent d'éviter des combats sanglants en Perse et d'attaquer plutôt Azov pour avoir accès aux Palus Méotides et à la mer Noire (p. 107-108).

En 1637, les Cosaques Zaporogues⁶⁴ attaquèrent donc Azov défendu par 3 000 à 4 000 Turcs. Ceux-ci se rendirent (après deux mois de siège, ce que ne précise pas Bayer) et la ville fut aussitôt pillée. Murat IV, se rendant compte que les Cosaques ne se conten-

62. En fait, ils n'apparaissent qu'à partir de la fin du XIV^e ou au début du XV^e s.

63. P. 104-106. Bayer rapporte ensuite un épisode peu connu. Les Polonais avaient construit une forteresse sur le Dniepr pour contenir les Cosaques. Ceux-ci exterminèrent 200 hommes qui, sous le commandement du colonel français Marion, protégeaient les travaux. Les Polonais leur tombèrent dessus et les Cosaques durent livrer leur hetman et quatre autres d'entre eux qui seront décapités à Varsovie.

64. Il s'agit en fait surtout des Cosaques du Don, mais il y avait aussi parmi eux des détachements de Zaporogues, comme le rapporte le récit composé peu de temps après les événements, *Povest', sireč' istorija o Azovskom sidenii donskix Kazakov 5000 protiv Turok 300 000* [Récit ou histoire du siège d'Azov par 5 000 cosaques du Don contre 300 000 Turcs], in N. K. Gudzij, *Xrestomatija po drevnej russkoj literature XI-XVII vekov* [Anthologie de la littérature vieux-russe du XI^e au XVII^e s.], M., 1955, p. 370. Bayer ne rappelle pas que les Cosaques tentèrent une première fois de s'emparer d'Azov en 1593, preuve qu'ils étaient devenus une force combattante importante (*Očerki istorii SSSR*, fin du XV^e s.-début du XVII^e s., M., 1955, p. 488).

teraient pas d'Azov⁶⁵, voulut reconquérir la forteresse. Mais il en fut empêché par les affaires de Perse, de sorte que les Cosaques restèrent en possession d'Azov jusqu'en 1642 malgré des incursions tatars. Ils sillonnèrent les Palus Méotides et la mer Noire et inquiétèrent grandement toutes les côtes turques. À la mort de Murat en 1640, les Turcs auraient voulu reprendre Azov, mais n'entreprirent rien à cause de la situation internationale⁶⁶ et aussi par superstition⁶⁷. Pourtant, l'année suivante, ils attaquèrent avec une forte armée : 100 000 Turcs et Tatars, « sans compter une grande troupe de Moldaves et de Valaques »⁶⁸, avec 45 galères et un grand nombre de saïques. À Azov, il n'y avait pas plus de 1400 hommes armés et 800 femmes, qui défendirent la forteresse aussi courageusement que les hommes (p. 113).

Après sept jours d'assaut, les Turcs perdirent 5 à 6 000 hommes, et deux mille janissaires sautèrent sur une mine. Bayer rend hommage aux femmes cosaques, qui aidèrent inlassablement les hommes, leur apportant nourriture, boisson et poudre, et même versant de la poix fondue et de l'huile bouillante. Il donne des détails sur les opérations et rapporte que les Turcs, manquant de poudre et ne pouvant d'ailleurs poser le pied nulle part à cause des mines, proposèrent vainement aux Cosaques de quitter Azov en

65. C'est ce dont se vantent les Cosaques lorsqu'ils disent à leurs ennemis au moment du siège qu'ils veulent reconquérir Constantinople et tuer le sultan Ibrahim comme les Turcs ont tué Constantin XII en 1453 (*Povest', sireč' istorija o Azovskom sidenii...*, *op. cit.*, p. 363 et 365).

66. La Pologne voulait soutenir les Cosaques du Don très inquiétés par les incursions tatars, les Vénitiens étaient « turbulents » et il y avait des bruits infondés sur les Persans qui auraient voulu rompre la paix (p. 111).

67. Il y avait eu des événements considérés comme des avertissements du ciel : un grand incendie à Constantinople qui avait brûlé les mains et la barbe du grand vizir, un tremblement de terre en Tauride et une crise d'apoplexie du sultan (p. 112).

68. Bayer n'a pas eu connaissance du récit des Cosaques, alors inédit, et dont les chiffres ne concordent pas avec les siens. Selon ce récit, Les Turcs étaient 200 000, auxquels s'ajoutaient 8 000 Tatars, 10 000 Kabardiens, 6 000 étrangers, les Valaques et les Moldaves mentionnés par Bayer, mais aussi des Serbes, des Hongrois, des Allemands, des Albanais, des Espagnols, des Vénitiens, des Français (treize nationalités). Au total, l'armée turque se montait à 256 000 hommes, sans compter les mercenaires. En outre, ce récit fait état de 120 canons et de 674 canons légers (*Povest', sireč' istorija o Azovskom sidenii...*, *op. cit.*, p. 357-358). Le récit a sans doute tendance à exagérer les effectifs ennemis pour souligner les mérites des 5000 Cosaques.

échange de 12 000 (ou 30 000) ducats⁶⁹. Les Turcs, dont 1500 hommes sautèrent encore sur des mines, croyaient les Cosaques beaucoup plus nombreux qu'ils n'étaient⁷⁰. Malgré l'arrivée de renforts et d'une grande quantité de poudre et d'armes, ils perdirent 7 000 hommes, sans compter les Moldaves et les Valaques. Bayer reconnaît que les Cosaques aussi avaient perdu beaucoup des leurs. Mais il insiste sur les difficiles conditions du siège pour les Turcs : les nombreux Tatars aidaient sans doute à dévorer les provisions, or ils ne voulaient pas servir à pied, et on n'avait pas besoin d'eux à cheval. La méfiance à l'égard des Tatars, les hésitations et la faim augmentaient de telle sorte que rien ne pouvait être entrepris fermement. Les bœufs coûtaient vingt fois plus cher qu'auparavant, la saison se terminait, la pluie, le vent et le froid provoquaient toutes sortes de maladies. L'armée turque avait fondu de moitié⁷¹. Les soldats murmuraient (p. 116).

Le sultan, informé de l'état « lamentable » de l'armée, répondit à la demande d'assistance du pacha de Silistrie : « gagne Azov, ou donne ta tête ». On décida donc de risquer un assaut général. Mais il fut repoussé et le siège levé le 1^{er} octobre 1641⁷². Cette nouvelle fut incroyable pour les cours de Turquie, de Russie et de Pologne. On ne pouvait comprendre comment les Cosaques avaient pu défendre si longtemps une ville si peu fortifiée et sans aide extérieure, et finalement vaincre. Le pacha de Silistrie dut se réfugier chez un khan tatar, et l'amiral Piali Pacha fit entrer à Caffa sa flotte endommagée par la tempête, jusqu'à ce qu'il pût calmer la Porte, car cette tempête en avait retenu pour un temps une bien plus grande du sérail (p. 117-119).

69. Les Cosaques confirment cette offre : 300 thalers d'argent et 200 ducats « arabes » d'or à chacun (*Povest'...*, *op. cit.*, p. 370).

70. P. 114-115. Cette affirmation est contredite par le témoignage des Cosaques, qui auraient dit et répété à leurs ennemis qu'ils n'étaient que 5000 (*Povest'...*, *op. cit.*, p. 362-363).

71. Les chiffres donnés par les Cosaques sont différents : au cours du premier assaut, ils auraient tué 6000 soldats étrangers et 23 000 Turcs (*Povest'...*, *op. cit.*, p. 366), puis en auraient fait sauter sur des mines des milliers (p. 368) et, à leur dernière sortie, auraient tué 6 000 ennemis (p. 370). Les pertes totales des Turcs et Tatars se seraient élevées à 96 000 (p. 373).

72. Ou le 26 septembre, selon les Cosaques (*Povest'...*, *op. cit.*, p. 372). Commencé le 24 juin, le siège avait duré trois mois, ce que ne précise pas Bayer : 93 jours et 93 nuits, disent les Cosaques. Il y avait eu 24 assauts après l'échec du premier (*Povest'...*, *op. cit.*, p. 369).

La Turquie craignait que le tsar Michel ne s'approprie Azov. Une paix de vingt ans fut signée, apparemment avantageuse pour la Russie, mais en fait nuisible selon Cruys. Deux ambassadeurs, dont Ilia Danilovitch Miloslavski, furent envoyés à Constantinople. À l'audience du divan on leur présenta un grand registre de plaintes, surtout à cause d'Azov. Les ambassadeurs rétorquèrent qu'on imputait à tort au tsar ce qui s'était passé hors de son territoire, ce qui n'était pas le fait de ses sujets⁷³, et sans qu'il le sût ou le voulût. Le sultan et le grand vizir n'ignoraient d'ailleurs pas que le tsar non seulement n'avait pas soutenu l'entreprise des Cosaques, mais avait tenté de l'empêcher en envoyant à Azov deux émissaires, puis un autre, qui fut tué en Pologne avec toute sa suite. Par ailleurs, en vertu d'un article du traité de paix, le sultan devait demander des comptes au khan tatar à cause des incursions si fréquentes et si dommageables perpétrées par les Tatars sur le territoire de la Russie. Et, dans sa réponse, il promettait de donner au tsar le titre d'empereur (p. 119-121).

Les Cosaques se déclarèrent prêts à remettre Azov entre les mains du tsar. Mais le hospodar de Moldavie, Mathias Lupulus, secrètement, mais très ardemment attaché à la cour de Pologne, ne manqua pas de détourner la Russie de pensées préoccupantes : il dit que les Cosaques étaient gens infidèles, et que le sultan aurait juré par le Prophète que si les Russes leur venaient en aide, il le ferait payer dans tout son empire à tous les chrétiens grecs. Les princes et les boïars les plus importants furent d'ailleurs gagnés par le hospodar par des cadeaux considérables. D'autre part, la guerre de la Russie avec la Pologne venait de se terminer, mais, observe Bayer, qui ne manque pas une occasion de manifester ses sentiments anti-polonais, on ne pouvait guère se fier à la paix avec cette nation. Le tsar Michel voulait donc faire reprendre des forces à son empire épuisé⁷⁴. Ainsi, bien que Bayer omette de le dire, on comprend qu'après consultation du Zemski Sobor [assemblée des états] le tsar ait décidé de refuser Azov.

73. Les Cosaques se considéraient pourtant, selon la formule consacrée, comme les « esclaves » du tsar (*Povest'*..., p. 362, 365 et 373).

74. On sait qu'en 1632 les Russes assiégèrent sans succès Smolensk, et qu'au traité de 1634 la ville resta polonaise. « Le pays se trouva si épuisé par cette guerre que, lorsqu'en 1642 les Cosaques du Don offrirent au tsar la forteresse d'Azov ravie par eux aux Turcs, le zemski sobor dut la refuser » (Pierre Pascal, *Histoire de la Russie des origines à 1917*, 7^e éd., Paris, 1972, p. 48). Le tsar « refusa de lancer dans une aussi lointaine aventure son pays épuisé » (Gustave Welter, *Histoire de Russie*, 3^e éd., Paris, 1963, p. 135).

Le récit des assiégés diffère de celui de Bayer non seulement par certains détails, mais surtout par la couleur, la vie et la poésie. Les Cosaques décrivent avec précision les assaillants, avec leur armement, et, surtout, recréent de manière suggestive l'atmosphère des combats : le ciel obscurci par la fumée des tirs, le vacarme des canons, des tambours et des trompettes, semblables à des bêtes féroces qui hurlent ; ils insistent sur ce spectacle inouï, jamais vu, d'une immense armée ennemie répandue dans la steppe, qu'ils comparent à celle des Grecs au siège de Troie. Si Bayer souligne à juste titre leur courage, eux ne cachent pas leur effroi devant cette terrible armée, et imputent leur victoire à l'aide de Dieu, des anges et des saints plus qu'à leur héroïsme.

Piali Pacha et le pacha de Silistrie ayant perdu leurs dignités, le grand vizir prit la place d'amiral, ce qui ne s'était jamais vu dans l'empire turc, et Mustapha, pacha du Caire, fut fait pacha de Silistrie pour commander l'armée de terre. Il rassembla en peu de temps une beaucoup plus grande armée que la précédente. Les Cosaques décidèrent alors de se sauver avec leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Ils firent sauter les tours et mirent le feu à la ville. Mustapha arriva trop tard pour sauver Azov. Quant à la flotte turque, forte de 38 galères, elle ne put rien faire d'autre que de mettre la ville à l'abri d'une attaque des Cosaques. Il n'y avait ni bois ni pierres, aussi employa-t-on quatre galères pour faire des palissades et faire cuire des tuiles et de la chaux. Enfin, le pacha attira dans la ville beaucoup de ses anciens habitants en promettant la protection des Turcs et un bon salaire pour leur travail (p. 124-125).

Ce qui est arrivé à cause d'Azov jusqu'en 1695 **[Azov sous les Turcs]**

En 1672, les Russes, qui avaient possédé Azov des siècles auparavant, avant que le nom des Tatars ne soit connu⁷⁵, voulurent l'avoir de nouveau. Le tsar Alexis se décida à assister la Pologne dans sa guerre contre les Turcs et envoya comme ambassadeur à la Porte Ilia Danilovitch Miloslavski pour réclamer Azov. En août 1673, les Turcs envahirent une grande partie du territoire polonais, mais furent battus ensuite par Jean Sobieski à Chocim. Entre-

75. Bayer a rapporté que Vladimir I^{er} fut le premier souverain russe à posséder Azov. Toutefois, on a vu que les Russes ne l'occupèrent pas très longtemps et cédèrent la place aux Polovtzes, puis aux Tatars, aux Génois, et enfin aux Turcs, mis à part l'épisode des Cosaques de 1637 à 1641.

temps, les Russes avaient dévasté le pays autour d'Azov. Après la mort d'Alexis en 1676, les Polonais, qui avaient continué tant bien que mal la guerre contre les Turcs, signèrent en 1677 une paix très désavantageuse (p. 126-130). Les Cosaques Zaporogues, sous domination turque, proposèrent alors au tsar Fedor de se soumettre à la Russie, ce qui fut accepté. Aussi, lorsque l'armée turque arriva devant Czehrim [Cigirin], la capitale des Zaporogues, vit-elle avec étonnement devant elle un camp russe de 60 000 hommes. Les Turcs, qui n'étaient que 40 000, se retirèrent au-delà du Bug, après que les Russes eurent battu les Tatars, qui perdirent 10 000 hommes. Cela n'empêcha pas les Turcs de dépêcher un envoyé tatar auprès des Russes pour réclamer Czehrim. Le tsar déclara alors la guerre à la Turquie en expliquant qu'il voulait reprendre l'Ukraine jusqu'au Dniestr, et Azov, qui lui appartenait depuis ses plus glorieux ancêtres. La plupart des conseillers du grand vizir étaient pour la paix, mais le grand vizir répondit au courrier russe qu'il allait faire la guerre avec une armée aussi innombrable que les étoiles au ciel (p. 131-133).

Bayer apporte des détails peu connus sur cette longue lutte avec les Turcs, qui dura neuf ans, de 1672 à 1681. Il s'attarde surtout sur les opérations des dernières années. En 1678, les Turcs, avec 80 000 hommes, 30 000 Tatars et 4 000 Cosaques, se dirigèrent vers Czehrim. Ils apprirent devant la ville qu'une armée de 100 000 Russes se tenait prête. Après une sortie des assiégés russes et cosaques qui coûta la vie à 2 000 Turcs, la bataille commença le 13 août. Les Russes étaient commandés par le prince Fedor Iourevitch Romodanovski ; les Turcs, avec le renfort du pacha d'Alep, s'emparèrent de la capitale des Zaporogues, mais les habitants de la ville avaient mis le feu au magasin à poudre, ce qui causa des dommages effroyables aux assaillants. Finalement, bien que Romodanovski ait subi des pertes importantes le 26 août, les Turcs décidèrent de se retirer. Car les soldats étaient saisis d'effroi par deux choses : les grandes pertes essuyées (à cause de la défense vaillante des Cosaques qui, lorsqu'ils perdent un bras, saisissent leur sabre du bras gauche), et la rudesse de l'air et du pays, qui fait frissonner tout le monde. Par ailleurs, Ćirko, le chef des Zaporogues, s'emparait d'Otchakov, où les Turcs étaient en train d'édifier une nouvelle forteresse, et le tsar donnait l'ordre de le soutenir (p. 133-137).

En 1679, les Russes envoyèrent une ambassade à l'empereur sans parvenir à conclure une alliance offensive et défensive contre les Turcs. En 1680, le tsar Fedor offrit la paix au sultan à condition

qu'il renonce à l'Ukraine et à la capitale des Zaporogues. Sinon, il continuerait à user de la force. À cause de cette vexation, l'envoyé russe, qui avait failli être enfermé aux Sept Tours, dut rester dans sa maison porte et fenêtres murées. Après diverses tractations, Fedor proposa une paix de vingt ans, dite paix de Radzin, que la Porte accepta complètement en 1681. L'envoyé russe, le « diak » Procope Voznitsyne, revint de Constantinople à Moscou alors que Fedor était mort depuis longtemps⁷⁶. En vertu de cette paix, le territoire du Dniestr aux îles des Zaporogues devait être libéré par les Tatars. Le grand vizir accepta des deux mains, fut couvert de louanges à la cour du tsar, et Voznitsyne congédié avec des présents considérables (p. 138-141). Bayer passe sous silence le fait que les Russes durent abandonner aux Turcs la rive droite du Dniepr.

Après la défaite des Turcs devant Vienne, une ambassade de l'empereur Léopold I^{er} arriva à Moscou en mai 1684. Elle fut magnifiquement reçue. Le général Gordon, en effet, avait conseillé l'alliance avec l'Empire contre la Porte : le 16 janvier, il avait eu une conférence avec Vassili Golitsyne ; ce dernier n'était pas hostile, mais se méfiait des Polonais, qui n'avaient jamais été enclins à conclure une paix perpétuelle avec la Russie. Il objectait que, vue la minorité des princes (Ivan et Pierre), si la guerre se terminait mal, il en porterait la responsabilité, et que la nation, et surtout les Grands, répugnaient beaucoup à la guerre. Celle-ci coûterait de l'argent, et il avait du souci pour s'en procurer ; ne vaudrait-il pas mieux respecter l'armistice de vingt ans pour que les jeunes tsars pussent se charger du gouvernement et trouvent le trésor en bon état ? Gordon avait réfuté ces objections. Il avait fait observer que les Turcs auraient bien des occasions de déclarer la guerre, et que les Tatars, depuis la paix conclue, avaient fait maintes incursions en Russie et emmené des milliers de Russes en captivité. Aucun dédommagement n'avait jamais été obtenu, et les Turcs avaient toujours répondu aux ambassadeurs envoyés à ce sujet en critiquant les articles de paix et en menaçant de les maltraiter ou même de ne plus les recevoir. Selon Gordon, les Polonais souhaitaient vivement que les Russes fassent une incursion en Crimée et assurèrent ainsi leur propre sécurité à leurs frontières. Cela contenterait aussi les Cosaques, peuple querelleur. Il y avait pour Gordon d'importantes raisons d'investir la Crimée : détruire un nid qui avait malmené la chrétienté pendant des siècles, libérer des milliers

76. D'après les *Authentike Dokumente*, le retour de Voznitsyne date de 7191 (1683), année commencée le 1^{er} sept. 1682. Fedor était mort en avril 1682.

d'esclaves, récupérer d'infinis trésors accaparés par les pillages et les rançons. L'accès à la Crimée n'était pas difficile : il n'y avait ni forêts, ni montagnes, ni marais. Avec 40 000 fantassins et 20 000 cavaliers, ce serait l'affaire d'un an ou deux, et on pourrait « arracher les meilleures plumes aux ailes turques » (p. 141-148).

C'est avec ces réflexions, poursuit Bayer, que le ministère russe était occupé lorsque arriva l'ambassade impériale. Mais les décisions ne furent prises qu'avec lenteur⁷⁷. La minorité des tsars y avait contribué grandement. Mais ce sont les affaires polonaises, selon Bayer, qui y ont joué le plus grand rôle. Car les Russes dirent franchement qu'ils ne prendraient pas de décision avant que les Polonais ne se soient prononcés pour une paix éternelle avec la Russie et n'aient renoncé à toutes prétentions sur Smolensk, Kiev, et toute la nation cosaque⁷⁸. Dans l'été 1684, le général Alexis Schein fut envoyé visiter les forteresses aux frontières et racheter les sujets russes enlevés par les Tatars. Mais en juillet, un envoyé russe rencontra l'hetman ukrainien Ivan Samoilovitch pour conférer avec lui sur la guerre avec les Turcs. En mai, des Cosaques avaient attaqué des convois turcs, et en juin on avait commencé à améliorer les remparts de Kiev, car, cette année-là, les Tatars de

77. Golicyn, qui pensait comme Gordon, aurait dissimulé ses sentiments et semblé d'abord rejeter les demandes des ambassadeurs, afin de profiter du besoin que l'Empire avait de ses secours et d'obtenir des avantages pour son pays. Il alléguait la jeunesse des tsars, et la paix de vingt ans avec la Turquie (Pierre-Charles Levesque, *Histoire de Russie*, Paris, 1782, t. 4, p. 92-93).

78. Effectivement, V. Golitsyne rejeta la proposition des envoyés impériaux, Blumenberg et Jirovskij, de commencer la guerre contre la Crimée et la Porte sans conclure au préalable une « paix éternelle » avec la Pologne. Il refusa également de conclure une paix séparée avec l'Empire. Rappelant l'erreur commise en 1679, lorsque le plan russe de coalition antiturque avait été rejeté par l'Empereur, il fit comprendre que ce dernier devait maintenant concentrer ses forces principales non sur le front du Rhin, mais sur le front du Danube, et participer à la lutte contre l'expansion turco-tatare, pour que l'effort de la guerre ne soit pas supporté surtout par la Russie et la Pologne. Il n'y eut pas d'accord à la suite de cette ambassade, mais la ferme position russe influa sur les pourparlers de Ratisbonne, qui aboutirent le 15 août 1684 à un armistice de vingt ans entre la France et l'Empire (I. B. Grekov & N. Mal'cev, « Meždunarodnoe položenie Rossii v načale 80-x gg. 'Večnyj mir' 1686 g. i krymskie poxody 1687 i 1689 gg. » [La situation internationale de la Russie au début des années 1680. La 'paix éternelle' de 1686 et les campagnes de Crimée de 1687 et 1689], *Očerki istorii SSSR (XVII v.)* [Essais sur l'histoire de l'URSS (XVII^e s.)], M., 1955, p. 533-534).

Crimée avaient causé de grandes dévastations en Volynie et Podlachie. En mars 1685, la Russie décida de ne plus racheter les captifs des Tatars, de ne plus envoyer d'ambassadeur en Crimée et de ne plus permettre à aucun ambassadeur tatar de résider à Moscou. Mais les Cosaques du Don, qui s'étaient plaints d'avoir eu beaucoup à souffrir des Turcs et Tatars d'Azov, reçurent l'ordre de ne pas exercer de vengeance sous peine de forte punition⁷⁹. Ce qui ne les empêcha pas de faire du mal avec leurs petits bateaux dans les Palus Méotides et en mer Noire (p. 149-151).

En 1686, la paix éternelle avec la Pologne enfin signée⁸⁰ permit de s'employer avec tout le sérieux contre les Turcs. Une grande ambassade russe arriva en 1687 à Vienne, où elle fut reçue avec magnificence⁸¹. Les ambassadeurs, dont Bayer donne les noms, ainsi que ceux de leurs interlocuteurs autrichiens, avaient les pleins pouvoirs pour conclure une alliance avec l'Empire. À Moscou, dès le 3 janvier 1687, un conseil de guerre avait nommé Vassili Golitsyne généralissime et chargé Gordon d'une division d'élite qui fut passée en revue le 2 février suivant l'ordre décrit dans son journal⁸². Pour le récit de la campagne contre les Turcs, Bayer s'est reporté au journal de Gordon⁸³, qu'il a traduit pendant près de vingt pages. En dehors de ce récit détaillé au jour le jour, il ne se réfère qu'à l'ouvrage de Johann Georg Korb, le secrétaire de légation qui accompagnait l'ambassadeur autrichien Ignaz Christoph von Guariant und Rall à Moscou en 1698 et 1699 (*Diarium itineris in Moscoviam*, Vienne, [1700]). Il ne semble pas connaître la *Relation curieuse et*

79. Car, pendant les deux années de campagnes de 1684-1685, ni les armées polonaises sur le Dniestr, ni les Impériaux sur le Danube n'avaient remporté de succès militaire substantiel (Grekov & Mal'cev, art. cit., in *Očerki...*, *op. cit.*, M., 1955, p. 534).

80. Le 6 mai 1686. La Pologne reconnaît que la rive gauche du Dniepr avec Kiev, ainsi que Smolensk, appartiennent à la Russie. La Russie paie 146 000 roubles pour Kiev et s'engage à envoyer immédiatement ses troupes en Crimée pour protéger la Pologne contre les Tatars.

81. Les *Očerki istorii SSSR* ne mentionnent pas cette ambassade.

82. Bayer en reproduit les vingt points (p. 152-153). Il note aussi qu'un Russe dut aller à Londres comme envoyé extraordinaire (il s'agit de V. T. Postnikov, qui se rendit aussi en Hollande, dans le Brandebourg et à Florence).

83. Bayer a dû consulter le manuscrit. Seuls des passages en ont été publiés en anglais (Aberdeen, 1859, puis Londres 1968). Une version complète a paru en traduction allemande (*Tagebuch*, éd. M. A. Obolenskij, Leipzig, 1849-1853).

nouvelle de Moscovie de Foy de La Neuville (Paris, 1698), beaucoup plus brève sur la campagne de 1687 que le *Journal de Gordon*, mais qui en donne d'autres détails.

Gordon mentionne l'itinéraire précis de l'expédition et les difficultés parfois rencontrées : le manque de bois, d'eau, d'herbe pour les chevaux. Parti avec sa division vers la fin de février, il franchit la rivière Merla, au nord de Poltava, le 4 mai⁸⁴. Le 13 mai il campe à huit lieues de Poltava, le 14 franchit le Kolomak. Le 12 juin, ses troupes arrivent à la rivière Korskaja, affluent du Dniepr, où séjournent, dit-il, les Zaporogues (p. 155-156). Là, les Russes apprennent que l'herbe au delà est toute brûlée, le 14 et le 15 ils traversent des champs incendiés, importunés par la fumée et la poussière. Les chevaux commencent à maigrir à vue d'œil, les hommes sont malades ou perdent le moral. Le 17 juin, ils arrivent à Kazikermen, non loin de la Crimée, mais les chevaux sont si fatigués qu'ils ne peuvent plus tirer les canons, et les provisions sont presque épuisées. Gordon ne parle pas de la dysenterie et du poisson à demi pourri que les soldats étaient obligés de manger en carême, et qui, selon La Neuville, « enleva quantité de gens »⁸⁵.

Aussi Gordon ordonne-t-il la retraite. Elle commence dès le 18 juin⁸⁶. Mais, à cause de l'eau malsaine, beaucoup d'hommes et de chevaux meurent (p. 158). Le bruit court que les Cosaques ont incendié eux-mêmes leur pays pour empêcher la marche des Russes vers la Crimée, car ils n'avaient pas intérêt à ruiner les Tatars. Par ailleurs, Bayer rapporte sans commentaire la thèse de Gordon selon laquelle l'hetman était mécontent depuis la conclusion de la paix éternelle avec la Pologne et avait fait une alliance secrète avec les Tatars, en vertu de laquelle il s'était soustrait à la sujétion de la Russie et voulait devenir son propre maître⁸⁷. Le 22 juillet 1687, au

84. P. 154. C'est en effet au début de mai 1687 que Gordon franchit la Merla (Foy de La Neuville, *Relation curieuse...*, éd. A. Lavrov, M., 1996, p. 77 ; N. G. Ustrjalov, *Istorija carstvovanija Petra Velikogo* [Histoire du règne de Pierre le Grand], SPb., 1858, t. I, p. 196).

85. Foy de La Neuville, éd. A. Lavrov, p. 78.

86. Ou dès le 17 juin (Grekov & Mal'cev, art. cit., p. 538).

87. P. 158-159. En réalité, il semble que l'hetman Samojlovič ait servi de bouc émissaire dans cette désastreuse campagne de Crimée (Robert K. Massie, *Pierre le Grand*, Paris, Fayard, 1985, p. 433). En effet, Vasilij Golycyn, pour s'excuser de son échec, aurait fait retomber ses fautes sur l'hetman : son fils fut arrêté, et lui-même envoyé en Sibérie (La Neuville, éd. A. Lavrov, p. 78-80). Levesque pensait que Golycyn avait fait arrêter Samjlovič pour

moment où les troupes russes viennent de franchir le Kolomak, l'ordre arrive de Moscou d'arrêter l'hetman, suite à la plainte des Cosaques. Gordon rapporte en détail les circonstances de cette arrestation et de celle de son fils aîné, et l'élection de Mazeppa le 25 juillet (p. 161-166). La campagne se termine par une distribution de médailles et de gratifications au généralissime et à l'armée⁸⁸. En décembre, une partie de la fortune confisquée de l'hetman déposé arriva à Moscou (p. 170).

En 1688, selon Bayer, il n'y eut pas beaucoup de choses importantes entreprises du côté russe, si ce n'est la décision, rapportée par Gordon, de bâtir et de fortifier une nouvelle ville là où la Samara se jette dans le Dniepr. Bayer se borne à communiquer ce qu'il y a de plus remarquable dans le journal de Gordon. En mars arrive un écrit de Jean Sobieski, qui demande de poursuivre la guerre⁸⁹. Les Tatars font une incursion en Volynie, où ils enlèvent 60 000 hommes. Tout au long de l'année, il y a des escarmouches entre Polonais, Russes et Cosaques d'un côté, Turcs et Tatars de l'autre. En août, un parti de Turcs et de Tatars est battu par les Cosaques. En septembre, la ville édifiée sur la Samara, achevée en août, est nommée Bogorodica⁹⁰. En novembre, les Tatars enlèvent dans cette ville beaucoup d'hommes et de chevaux, mais les régiments envoyés à Otchakov pillent la ville et emportent un riche butin (p. 170-172).

En mars 1689, c'est le début de la deuxième campagne contre les Turcs et les Tatars, à partir de la Samara et de la Vorskla, la rivière de Poltava. Les hostilités commencent le 15 mai. Les Tatars incendient toute la steppe. Comme en 1687, les Russes manquent de bois, d'herbe et d'eau. Ils avancent tout de même, mais les

apaiser les Cosaques et pour le sauver (*Histoire de Russie*, Paris, 1782, t. 4, p. 97).

88. P. 168-169. P. Gordon, *Tagebuch*, Leipzig, 1851, t. 2, p. 194-195. Voir aussi La Neuville (éd. A. Lavrov, p. 80).

89. Mais la Pologne n'a pas sérieusement l'intention de combattre. La situation internationale est alors défavorable. Il y a à Vienne des pourparlers de paix avec la Turquie. Il est clair que la Russie aura à supporter tout le poids de la guerre (Grekov & Mal'cev, art. cit., p. 538 et 540).

90. Novobogorodskaja (Grekov et Mal'cev, art. cit., p. 538) ou Novobogorodick, selon A. Lavrov. Cette ville fortifiée, fondée en février 1688, a été effectivement achevée six mois plus tard (A. Lavrov, éd. de La Neuville, p. 219, n. 29). Un ingénieur hollandais aurait participé à sa construction (La Neuville, éd. Lavrov, p. 81). Cette information ne figure pas ailleurs que dans le récit de La Neuville (A. Lavrov, p. 219, n. 31).

chevaux sont très faibles, les hommes épuisés. Le khan de Crimée attaque à deux reprises, est repoussé après des combats acharnés⁹¹. Gordon occulte ces batailles, ne signale que des escarmouches en juin et d'insignifiants coups de main. En juillet, ayant pris congé du généralissime, il est de retour à Moscou. Il ne dit rien de l'échec final de la campagne : arrivés le 20 mai devant Perekop, les Russes ne donnèrent pas l'assaut et battirent en retraite dès le lendemain⁹². Gordon ne fait qu'une brève allusion à cet échec en rapportant que, le 27 juillet, « le czar Pierre manifesta son mécontentement sur ce qui s'était passé ». Et il note en termes voilés l'une des causes de l'insuccès : « le désaccord qui couvait sous la cendre, et que toutes les entreprises guerrières avaient contenu jusqu'ici, éclata complètement le 7 août ». Pourtant, Gordon estime que cette campagne avait eu un « bon effet » : les Tatars ne pouvaient envoyer aucun secours aux Turcs, et le sultan devait donc recourir aux moyens les plus extrêmes⁹³. Le fardeau des Impériaux en Hongrie en avait été allégé : ils remportèrent la magnifique victoire de « Nice » (p. 178). À Niš, le 23 septembre 1689, l'armée autrichienne de Louis de Bade vainquit effectivement les Turcs, mais la ville fut reprise l'année suivante.

Siège et conquête d'Azov par Pierre I^{er}

Pour la campagne d'Azov, au début de 1695, Pierre mobilise une grande armée sous les ordres de Cheremetev : 100 000 hommes selon Bayer (p. 180), un peu plus selon Lefort⁹⁴. En fait,

91. Grekov & Mal'cev, art. cit., p. 540. Selon La Neuville, il y aurait eu des défaites russes, notamment de l'armée de Boris Petrovitch Cheremetev (p. 173-177).

92. Pierre Pascal parle d'échec « sanglant » des Russes devant Perekop (*Histoire de la Russie des origines à 1917, op. cit.*, p. 55). La Neuville se borne à faire état de la retraite des Russes, qui ne se décidèrent pas à donner l'assaut. C'est ce que rapportent Grekov & Mal'cev, art. cit., p. 540 : il n'y eut pas de combat, l'issue en aurait été incertaine.

93. Grekov et Mal'cev pensent de même qu'après ces deux campagnes le khanat de Crimée et la Turquie ont été notablement affaiblis (art. cit., p. 540).

94. Cette armée se composait de 120 000 hommes (Robert K. Massie, p. 137). Sur les effectifs de ces 4 corps d'armée, dont un corps de réserve, voir les deux Ms. de la BPU de Genève : les *Mémoires concernant l'histoire et la vie du général et amiral François Le Fort* (Ms. fr. 1013, p. 43-44) et les *Mémoires pour servir à l'histoire du général et grand amiral Le Fort* (Ms. fr. 1015, f. 34 v-35 r). Le premier de ces Ms. a été écrit par Louis Lefort, neveu du général, vers 1706.

30 000 seulement participeront au siège de la ville, comme l'admettent les historiens, et comme Bayer est l'un des premiers à le préciser (p. 182). Le général Lefort, qui participait au siège avec les généraux Patrick Gordon et Artamon Mikhaïlovitch Golovine, indique que le gros des troupes servit à « faire diversion » vers Kazikermen, sur le Dniepr, et vers Perekop, au nord de la Crimée, opération qui aboutit à la prise de trois forteresses⁹⁵. Bayer en donne les noms, la principale étant celle de Kazikermen (p. 180). Le siège d'Azov commence par l'assaut de deux tours ou beffrois qui ferment le Don par des chaînes en amont de la ville. Les Russes s'en emparent assez facilement⁹⁶. Mais on sait que cette première campagne se termina par un échec pour les Russes. Quelles en furent les causes ?

Bayer observe que les Russes n'avaient pas d'« armada de bateaux », ce que ne signale pas Lefort : ils devaient donc « attaquer la forteresse du côté de la terre, alors que du côté du fleuve les hommes et les munitions pouvaient sans beaucoup d'obstacle venir à Azov remplacer ceux qui en partaient » (p. 181-182). Et puis, comme le note Bayer (p. 182), la forteresse opposa aux Russes une « courageuse résistance ». Pour Lefort également, les Turcs « se défendirent avec beaucoup de bravoure », ainsi que la cavalerie tcherkesse (p. 47 et f. 36 r). Enfin, outre que les Russes manquaient de provisions, une autre cause, la plus importante aux yeux de Bayer, explique l'insuccès des assauts des Russes : « la Russie manquait alors d'ingénieurs et de sous-officiers d'artillerie », si bien qu'« on résolut de transformer le siège en blocus » (p. 182). Lefort ne semble pas avoir perçu cette raison de l'échec : en tout cas, il ne la mentionne pas. Il conclut en écrivant que, faute de renforts, et en raison des grands froids, les Russes durent lever le siège. Son récit de cette première campagne contient beaucoup plus de détails que Bayer sur les opérations militaires. Acteur et témoin oculaire, il en souligne l'aspect particulièrement meurtrier : pendant ces quatorze semaines, il y eut « un grand carnage de part et d'autre »

Le second est une version un peu plus courte. Ces manuscrits ont été consultés par Voltaire.

95. Ms. fr. 1013, p. 44 et 48; Ms. fr. 1015, f. 35 r et 37 v.

96. Lefort les appelle des « calanches » (du russe kalantcha), Ms. fr. 1013, p. 47; Ms. fr. 1015, f. 35 v. Les Russes furent tout de même contraints de traverser le Don avec de l'eau jusqu'aux épaules (Bayer, p. 181). Ils trouvèrent dans les tours une quarantaine de canons selon Lefort, 21 seulement d'après Bayer.

(p. 47, f. 36 r). Lefort perdit ses officiers et soldats les plus braves : 900 hommes, tués ou blessés (p. 48).

Après la levée du siège, en octobre 1695, Bayer aussi bien que Lefort passe sur la retraite jusqu'à Moscou, qui, on le sait, fut plus désastreuse que le siège lui-même⁹⁷. En vue de la seconde campagne, au printemps 1696, les Russes, qui avaient tiré les leçons de leur échec, firent venir de l'étranger des ingénieurs, des officiers d'artillerie et des artificiers⁹⁸. Bayer note très justement que l'empereur Léopold I^{er}, l'Électeur de Brandebourg Frédéric III et les États de Hollande avaient intérêt à accroître la puissance russe pour affaiblir les Turcs et les empêcher de venir faire la guerre en Hongrie, d'autant plus que Léopold avait à faire face à une « guerre dure » avec la France. Par cette allusion à la Ligue d'Augsbourg, ainsi que par ces considérations sur l'aspect technique de la guerre, l'historien Bayer se distingue de Lefort. En se référant à Korb, il donne les noms des principaux ingénieurs et officiers allemands et hollandais envoyés en Russie, avec le nombre de leurs techniciens subordonnés (p. 183). Et il ajoute, sans dissimuler sa fierté d'Allemand : « Nous avons d'autant plus de raison de mentionner ce corps qu'ils sont les premiers à avoir apporté en Russie cette science de la guerre si nécessaire, qui y est maintenant arrivée à la perfection »⁹⁹.

Pour cette deuxième campagne, le récit de Bayer est tiré des *Relations authentiques* envoyées au fur et à mesure du camp d'Azov au patriarche de Moscou (p. 183). Les forces russes, commandées par le général Schein, ont été doublées : selon les chiffres approximatifs donnés par Bayer, les effectifs étaient compris entre 55 000 et 66 000 hommes¹⁰⁰. Les galères qui manquaient lors du premier siège sont prêtes pour le second : Bayer compte 29 bateaux dont 23 galères (p. 184), Lefort 32 galères (p. 51 et f. 38 v). Les historiens arrondissent généralement à 30 bateaux, ce qui n'était encore qu'une « petite flotte », comme s'accordent à le dire Bayer et Vol-

97. Massie, *op. cit.*, p. 140.

98. Pierre écrivit à l'Empereur d'Allemagne et à l'Électeur de Brandebourg pour leur demander des spécialistes compétents en matière de siège (Massie, *op. cit.*, p. 141).

99. Trente ans plus tard, l'abbé Chappe d'Auteroche contestera ce point de vue (*Voyage en Sibérie*, éd. critique par M. Mervaud, *SVEC* 2004 :04, Oxford, p. 483-503).

100. Bayer, p. 186-187. Selon Massie, l'armée des assiégeants se montait à 70 000 h. (p. 143).

taire¹⁰¹. Bayer décrit longuement les opérations préliminaires de 250 Cosaques partis en éclaireurs, et leurs attaques de bateaux turcs dans la mer d'Azov (p. 184-186). Sur le siège, son récit est beaucoup plus détaillé que celui de Lefort, bien qu'il ait omis de parler des deux fortins construits par les Russes à l'embouchure du Don pour empêcher les Turcs de ravitailler la ville. Il donne même une liste nominale des morts et blessés les plus importants côté russe (p. 190-191). Curieusement, il passe sous silence, comme Lefort, que les ingénieurs autrichiens dont il avait déploré le manque lors du premier siège, n'arrivèrent que le 21 juillet à la suite d'un malentendu¹⁰². En fait, ce qui amena la reddition de la ville le 28 juillet n. s., ce fut l'immense levée de terre faite par les Russes contre les remparts, « si haute et si proche qu'on pouvait franchir les ouvrages de fortification » (p. 194). Il rapporte qu'Azov a été sérieusement endommagée par les canons russes (p. 196), mais ne dit pas qu'elle fut pillée par les conquérants¹⁰³.

Bayer, qui n'avait pas parlé de la trahison du marin hollandais Jakob Jansen lors du premier siège, décrit longuement la manière infamante dont fut traité ce « transfuge » qu'il considère comme un Allemand, lors du défilé des vainqueurs :

À Moscou, il est entré entre deux bourreaux sur une très haute voiture sur laquelle étaient suspendues en haut deux haches et dix knouts. Le blason turc était suspendu au-dessus de sa tête et sur sa poitrine il y avait une plaque en fer blanc avec, en grosses lettres : *Ce scélérat a renié sa foi quatre fois, et est devenu traître à Dieu et aux hommes. Il a d'abord été papiste, ensuite protestant, puis grec, et enfin mahométan.* À cause de sa trahison, il a souffert à Moscou sa juste punition, ayant été exécuté et sa tête mise sur une pique¹⁰⁴.

101. Bayer, p. 202. Voltaire, *Histoire de l'empire de Russie...*, OCV, t. 46, p. 575.

102. Ils avaient mis quatre mois et demi pour faire le voyage de Vienne à Azov, car, en Autriche, on ne s'attendait pas à ce que les Russes commencent si tôt les opérations militaires (E. Schuyler, *Peter the Great*, New York, 1884, t. 1, p. 257. Voir aussi Massie, *op. cit.*, p. 145.

103. Massie, *op. cit.*, p. 146.

104. Bayer, p. 195. Bayer a peut-être lu l'anecdote dans *l'État présent de la grande Russie...* de John Perry (La Haye, 1717) ou les *Mémoires du règne de Pierre le Grand...* de Rousset de Missy (La Haye, Amsterdam, 1725-1726), mais la source de son récit est ailleurs. Lefort évoque le défilé de ce traître sans citer son nom, dit qu'il était originaire de Danzig, luthérien, puis orthodoxe converti à la religion musulmane, et qu'il a été roué vif, puis qu'il a eu la tête

Bayer décrit ensuite l'entrée triomphale à Moscou le 30 septembre (p. 198-200), d'une manière plus détaillée que Lefort sur l'ordre observé pendant le défilé. Et, surtout, il donne d'intéressantes précisions sur les médailles frappées à l'occasion de la prise d'Azov. On sait qu'il s'intéressait aux médailles et aux monnaies. Il semble d'ailleurs être le premier à décrire ces médailles sur la prise d'Azov, dont ne parle pas Lefort. Une médaille russe, la première médaille commémorative en Russie¹⁰⁵, représente le buste de Pierre avec l'inscription *Petr Aleksevič povelitel' Moskovskoj prisno prirastitel'* [Pierre Alekseïevitch souverain de Moscovie et éternel conquérant]. Sur le revers, on voit le bombardement d'Azov, avec l'inscription *Molniami i volnami pobeditel'* [Par l'éclair et les vagues vainqueur]¹⁰⁶, et la date de 1696¹⁰⁷. Deux autres médailles, selon Bayer, ont été frappées à l'étranger. Sur l'une d'elles, figure le portrait de Pierre avec l'inscription latine *Petrus Alexii fil. Russor. Magn. Caes.* Sur le revers est gravée une victoire debout sur des drapeaux, boucliers, carquois et arcs turcs, tenant de la main droite une palme et de la gauche une croix, avec l'inscription *Hisce. Axe-*

tranchée (Ms. fr. 1013, p. 55; fr. 1015, f. 42). Voltaire conte aussi l'aventure de « Jacob » (*Histoire de l'empire de Russie...*, OCV, t. 46, p. 573-574 et 577). Les renseignements transmis par Jansen avaient permis aux Turcs de faire une sortie au cours de laquelle les Russes avaient eu 400 morts et 600 blessés.

105. On sait qu'auparavant il existait des pièces de monnaie en or utilisées comme médailles ou récompenses, sous le grand-prince Vladimir, puis Ivan III, Ivan IV et Boris Godunov (Jean Blankoff, « La médaille commémorative en Russie et en URSS, reflet de l'histoire », *Annali del Dipartimento di studi dell'Europa Orientale*, vol. IV-V, 1982-1983, Naples, 1986, p. 76).

106. Avec une faute d'orthographe : « poveditel' ».

107. Voir sa reproduction dans la *Revue des études slaves*, t. 77/4, 2006, p. 572. Cette médaille est anonyme (Jean Blankoff, « L'art de la médaille en Russie au XVIII^e siècle », dans *Études sur le XVIII^e siècle*, éd. de l'Université de Bruxelles, 1978, p. 107). Elle est en argent, 49 mm. (J. Blankoff, « Saint-Pétersbourg et la flotte dans la médaille d'art en Russie (1696-2002) », *For East is East, Liber amicorum Wojciech Skalmowski*, Leuven-Paris-Dudley, 2003, p. 381). Elle aurait été frappée aussi en cuivre (Bayer, p. 202). Elle figurait sans doute parmi les médailles qu'Ivan Šuvalov envoya à Voltaire le 16 (27) avril 1757. Voltaire la signala et donna une traduction de ses inscriptions dans son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* (OCV, t. 46, p. 578). Büsching note que Voltaire a bien cité la légende, où Pierre n'est pas nommé tsar, mais empereur (E. F. Šmurlo, *Voltaire et son œuvre Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, Prague, 1929, p. 377). On ignore la source de Voltaire : aucun des mémoires que lui ont envoyés les Russes (du moins ceux qui sont conservés à Saint-Pétersbourg) ne mentionne cette médaille.

nus. Fiat. Euxinus. Tan. exp. Tanaitica expeditio, et la date du 28 juillet 1696 en chiffres romains¹⁰⁸. Bayer observe à ce propos que l'auteur de la médaille a donné à la mer Noire son appellation grecque la plus ancienne (Pontos axenos), nom dû à l'hostilité à l'égard des étrangers, mais qu'ensuite, après s'être fermement installés dans de nombreuses colonies et avoir commercé avec les peuples voisins, les Grecs avaient donné à cette mer son nom accueillant d'*Euxenos* (p. 201-202). Sur une troisième médaille, Hercule, qui terrasse l'Hydre aux cent têtes, est couronné par une victoire volante, avec la suscription *Sequitur. Terraque. Marique. Gloria*, et la date de 1698 en chiffres romains (p. 202).

Suite des rapports conflictuels de la Russie avec les Turcs (jusqu'en 1711)

Comme l'écrit Bayer, pour venir en aide à la chrétienté (soutenu contre les Turcs), Pierre I^{er} avait besoin d'une « plus grande flotte ». Celle-ci était d'autant plus nécessaire que le tsar envisageait non seulement de consolider la conquête d'Azov, mais de tenter d'accéder à la mer Noire en prenant Perekop et Kertch. Bayer décrit longuement cette nouvelle flotte construite à Voronej avec la contribution des familles les plus riches : 55 gros bateaux¹⁰⁹, sans compter 7 bombardiers et 4 navires incendiaires. Il donne leurs noms, leur longueur, le nombre de canons et d'hommes d'équipage selon le « rang » du bâtiment (p. 203-206). Il rapporte que les fortifications d'Azov se firent selon le plan de l'ingénieur français Laval¹¹⁰ dont le tsar fut si mécontent qu'il tomba « dans la pire disgrâce » et fut transféré à Moscou sous bonne garde fin novembre 1698 (p. 206 et 211). Bayer relate ensuite la fondation du port de Taganrog (p. 207-208), puis fait un récit détaillé des com-

108. Peut-être est-ce la médaille en argent de 48 mm. due au Hollandais Jan Boskam, qui daterait du début du XVIII^e siècle (cf. J. Blankoff, « La médaille commémorative en Russie... », p. 78; « Saint-Pétersbourg et la flotte... », p. 381).

109. En 1725, selon un mémoire envoyé à Voltaire et conservé à Saint-Pétersbourg, la marine russe comptait 56 vaisseaux de guerre et galères (Ms. 5-14, « État de la marine », f. 61 v-62 r). En fait, dès 1721, le nombre de galères s'éleva en Russie à plus de 200, sans compter les vaisseaux de ligne. La flotte russe sera alors deux fois supérieure à la flotte suédoise (Roger Portal, *Pierre le Grand*, Bruxelles, 1990, p. 112. 1^{er} éd., Paris, 1961).

110. Cet ingénieur, que Lefort nomme Delaval, était un Savoyard né près de Genève. Il avait servi l'Empereur d'Allemagne (Ms. Fr. 1013, p. 53; Fr. 1015, f. 40 r).

bats qui opposent les Russes aux Turcs et aux Tatars autour d'Azov, et qui se terminent par deux « grandes victoires » des Russes, en 1697 et 1698¹¹¹. Il ne mentionne que pour mémoire la Grande Ambassade, dont parle longuement Lefort. Il passe rapidement sur la révolte des streltsy, et occulte les horreurs de la répression qu'il a pourtant lues dans le récit de Korb, en disant sobrement qu'ils furent « punis selon leurs culpabilités » (p. 211). Car il s'intéresse avant tout aux événements liés à l'histoire d'Azov et aux relations russo-turques.

Le 9 septembre 1697, le prince Eugène remportait une grande victoire sur les Turcs à Zenta. Bayer fait une brève allusion à leur « effroyable défaite » (p. 209), qui allait permettre à la Sainte Ligue d'obtenir de sérieux avantages à la paix de Karlowitz, signée le 26 janvier 1699¹¹². Toutefois, par ce traité, la Russie n'obtenait qu'Azov. Aussi, à l'annonce de la paix, selon Bayer, Pierre I^{er} fut-il « très attristé pendant plusieurs jours », car il avait « pris toutes les dispositions pour une puissante et précoce campagne » [contre la Turquie] en levant de nouvelles recrues et en faisant construire de nouveaux bateaux à Voronej. « L'espoir de progrès hors du commun avait été ainsi prématurément réduit à néant » (p. 212).

Bayer rapporte ensuite longuement les tractations qui ont précédé la paix de Karlowitz. Pendant plusieurs années, la Porte avait agi pour la paix à la Cour de Vienne. Bayer fait état d'un épisode peu connu : le diplomate interprète Alexandre Mavrocordato¹¹³, représentant de la Turquie en Autriche, « y avait fait preuve d'une adresse peu commune, quoique vaine ». Le Sultan Mustapha II, après la bataille de Zenta et face à la puissance menaçante de l'empire de Russie, était « dans la plus extrême difficulté » (p. 212). Il fallait jouer serré, car il était difficile de croire que l'Empereur d'Allemagne, excité par la perspective d'une nouvelle victoire, accepterait la paix (p. 213). Habilement, Mavrocordato exploita les

111. Bayer, p. 208-210. À la nouvelle de la « grande bataille » de 1697, des feux de joie furent allumés à Moscou et en d'autres villes (p. 209). Pierre, qui se trouvait en Hollande avec la Grande Ambassade, offrit un magnifique banquet aux principaux marchands d'Amsterdam, avec un concert, un bal et un feu d'artifice (Massie, *op. cit.*, p. 183).

112. On sait que par cette paix le Sultan cédait à l'Empereur la Transylvanie et la Hongrie moins le banat de Temesvar, à la Pologne la Podolie et l'Ukraine occidentale, à Venise la Morée et la Dalmatie, et à la Russie Azov.

113. Le Phanariote Alexandre Mavrocordato, ou Mavrokordatos (1640-1709), d'une famille originaire de Chio, était hospodar de Moldavie et drogman de la Porte depuis 1673.

dispositions pacifiques du grand vizir, la crainte de la guerre avec la France chez l'Empereur, et la médiation des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande en Turquie. Il fit si bien que chaque partie crut que l'autre avait fait mention la première de la paix (p. 214). Les points préliminaires furent pris aussitôt à Constantinople.

À Karlowitz, le représentant de la Russie fut Procope Bogdanovitch Voznitsyne, comme le précise Bayer, qui mentionne aussi les noms des représentants des autres pays, ainsi que ceux des ambassadeurs d'Angleterre et des États de Hollande. Le travail avança vite, parce que toutes les parties étaient lassées de la guerre. Seul, l'ambassadeur de Russie faisait des difficultés, et ne signa qu'un armistice de deux ans, « pendant lequel les contestations devaient être levées » (p. 215-216). Bayer reproduit ensuite, en traduction allemande, le texte du traité côté russe¹¹⁴ et côté turc (p. 220-224) d'après la *Suite de la Porte nouvellement ouverte* et le *Corps diplomatique*, en corrigeant, dit-il, les nombreuses fautes qui s'y sont glissées.

Le tsar, qui s'était rendu à Voronej le 22 octobre 1698 et y avait séjourné jusqu'au 29 novembre (p. 211), y retourne peu de temps après la signature de l'armistice. Au mois de mars 1699, pendant que Pierre était à Voronej, plusieurs hordes de Tatars de Crimée ravagèrent la région d'Azov et emmenèrent beaucoup de prisonniers. Cela leur fut d'autant plus facile, ajoute Bayer, que sept régiments de streltsy cantonnés à Azov s'étaient rebellés en appelant même à l'aide le khan tatar¹¹⁵. Parti en mai avec la flotte, le tsar réprima les troubles, inspecta les ouvrages nouvellement construits à Azov et Taganrog.

En avril 1699, le tsar avait nommé le secrétaire Emelian Ignatievitch Oukraïntsev plénipotentiaire à Constantinople (p. 225).

114. P. 216-219. Voznicyn, signataire du traité de Karlowitz, précise que l'ambassadeur du sultan a rédigé son texte en turc et en a donné une copie en latin, et que lui, Voznicyn, a remis son document écrit en russe et en latin (p. 219). L'original russe du traité a été publié dans la version de Taubert de l'Histoire d'Azov de Bayer (éd. cit., p. 241-246), puis dans *Pis'ma i bumagi imperatora Petra Velikogo* [Lettres et papiers de Pierre le Grand], Saint-Petersbourg, 1887, t. I, p. 271-273 (où les nombreux titres du tsar ont été sautés). Le texte du traité côté turc ne figure pas dans *Pis'ma i bumagi*. On peut le lire dans la traduction allemande de la *Sammlung* de Müller (t. 2, p. 220-224) ou dans la traduction russe de Taubert (p. 247 et suiv.).

115. P. 224-225. Par ailleurs, selon Bayer, il y eut à Azov une « épouvantable peste ». Ces détails sont apparemment peu connus.

Bayer conte longuement son voyage de Moscou à Taganrog (le trajet, à partir de Voronej, s'était fait en bateau). En août, à bord d'une frégate de 40 canons¹¹⁶, l'ambassadeur arrive devant Kertch. La flotte commandée par l'amiral Fedor Golovine¹¹⁷ fut saluée par les bateaux turcs. Bayer mentionne bien que les Russes ne furent pas autorisés à aller en ville, mais il fait de cette rencontre un récit un peu idyllique¹¹⁸. En revanche, il donne une très intéressante description de la ville de Kertch, qu'on pouvait voir de la flotte : adossée à une montagne escarpée, elle était entourée d'un mur de 22 pieds de haut, avait un château avec sept tours au sud-est, et un rempart de pierre entre le port et le château. Les marins trouvaient la ville presque semblable à Gibraltar, sauf que Kertch n'avait pas de château sur la montagne. La ville comptait 22 mosquées, dont 7 étaient pourvues de hautes tours ornées, et deux églises grecques. À l'extrémité nord-ouest, il y avait la Maison de la mort (Todten Hof), pourvue d'un fort mur en pierre très bien bâti, avec des tours et des arcs-boutants. Presque toutes les maisons, aux toits plats, étaient en pierre [détail qui devait frapper les Russes, où la plupart des habitations étaient en bois]. À trois milles au sud-est, en face de Kertch, on voyait la ville de Taman', entourée d'un mur de pierre, avec au milieu un château également en pierre (p. 228).

Pendant que la flotte russe retournait à Taganrog, puis à Voronej, le « grand ambassadeur » Oukraïntsev partait de Kertch sur sa frégate escortée par quatre grands bateaux turcs. Ils passèrent devant Caffa, puis, le 30 août 1699, devant la montagne de Balaklava, où l'on voyait une forteresse, et atteignirent la rive de l'Anatolie le 2 septembre. Arrivé à Constantinople, l'ambassadeur fit sensation, tant avec sa magnifique frégate qu'avec sa forte canonnade¹¹⁹, qui d'ailleurs inquiéta fort le sultan (p. 229-230). Un autre fait accrut considérablement le souci de la Porte : le khan des Tatars de

116. La frégate *Krepost'*, 46 canons (Massie, p. 273).

117. Golovine était le commandant en titre, mais le véritable chef était le vice-amiral Cruys (Massie, *op. cit.*, p. 272).

118. P. 227. En fait, le pacha avait d'abord refusé aux Russes le passage du détroit. Pierre avait alors menacé de forcer le passage. Le pacha finit par céder au bout de dix jours, à condition que la flotte russe soit encadrée par quatre bâtiments turcs (Massie, p. 273).

119. Les Turcs crurent à une attaque des Russes, alors qu'il s'agissait d'une salve des 46 canons en l'honneur d'invités français et hollandais. Sur cet incident diplomatique, voir Massie (*op. cit.*, p. 274), qui souligne la portée historique de cette ambassade : depuis neuf siècles [en réalité huit], aucun navire russe n'avait mouillé dans les eaux de Constantinople.

Crimée, qui avait été hostile à l'armistice de Karlowitz, et ne pouvait oublier les sévères défaites qu'il avait subies, faisait tous ses efforts pour que la paix soit rompue. En décembre 1699, il écrit au sultan que le tsar avait voulu changer les mœurs et l'ancienne religion du peuple russe, et tout organiser à la manière allemande ; qu'il travaillait avec une extrême ardeur à une flotte et à l'édification de nouvelles villes et forteresses sur le Dniepr et d'autres fleuves, qu'il mettait sur pied une nouvelle et très grande armée selon la discipline et la manière allemandes, que le feu couvait sous la cendre et éclaterait bientôt avec la plus grande violence ; il serait facile aux Russes de s'emparer de la Crimée ; il fallait donc qu'une paix ferme soit conclue, ou que la guerre soit entreprise avec toute sa force, avant que l'ennemi ne puisse se renforcer¹²⁰. Si le sultan avait un doute sur la vérité de son rapport, il pouvait envoyer en Crimée un serviteur de confiance, qui verrait de ses yeux les installations russes.

La démarche du khan provoqua un drame à la cour ottomane. Le sultan envoya effectivement en Crimée un homme de confiance, Kybleli Ogli, neveu du grand vizir. Bayer donne une relation détaillée de sa mission, apparemment peu connue. Le sultan ordonna à ce serviteur habile de ne parler à personne de son voyage en Crimée. Mais Kybleli Ogli, avant de partir, s'entretint en secret avec son oncle. Celui-ci l'exhorta à lui parler à son retour avant de faire son rapport au sultan. Ce que fit Kybleli Ogli : il rapporta au grand vizir que les Russes avaient bâti une grande flotte, qu'elle s'accroissait chaque jour, que Taganrog était merveilleusement fortifiée, que de nouveaux ouvrages étaient en chantier, auxquels travaillaient plus de 20 000 hommes, que sur le Dniepr la forteresse de Kamenny Zaton était achevée, qu'on travaillait à rendre la zone des rapides plus navigable, et que les Tatars étaient quotidiennement inquiétés par les Cosaques. Le grand vizir, craignant que ces nouvelles poussent le sultan à une guerre aussi violente que la précédente, persuada son neveu de ne mentionner que peu de choses, et de suggérer au sultan que le khan avait menti (p. 232-

120. P. 230-231. Les représentants diplomatiques à Constantinople, d'Autriche, de France, d'Angleterre, de Hollande et de Venise, étaient d'ailleurs résolus à torpiller la mission d'Oukraïntsev, car ils craignaient qu'un rapprochement de la Russie et de la Turquie ne nuise à leur commerce. Ainsi, les revendications du tsar (la permission de faire naviguer des bateaux de commerce sur la mer Noire, l'interdiction au khan de Crimée de faire des incursions en Ukraine, etc.), avaient-elles peu de chance d'aboutir (Massic, *op. cit.*, p. 275).

233). Après le rapport de Kybleli Ogli, le sultan, en colère contre le khan, lui fit remettre un sévère reproche par écrit. Le khan répondit qu'il ne se serait jamais permis d'exposer au sultan quelque chose d'inexact, et qu'il croyait que Kybleli Ogli avait été acheté par ses ennemis. Le sultan fit venir ce dernier et le menaça de mort s'il ne voulait avouer franchement la vérité. Kybleli avoua tout, demanda pardon à genoux, et mit la faute sur le compte du grand vizir, qui fut déposé et renvoyé. Entre temps, Oukraïntsev avait su achever sa tâche¹²¹, et, au début de 1700, la paix avec la Turquie fut prolongée de trente ans¹²².

Bayer rappelle que cette paix ayant été signée à Moscou le 29 août 1700, la Russie, le lendemain, déclara la guerre à la Suède. Puis, il revient aux affaires ottomanes. En 1703, Ahmet III, qui avait succédé à son frère Mustapha II, déposé, fit partir de Constantinople une ambassade pour la Russie. Elle arriva l'année suivante à Narva, qui venait d'être conquise par les Russes. Cette même année 1703, un nouvel amiral turc, « l'un des personnages les plus importants et les plus savants de la Porte », reçut l'ordre d'aller avec toute sa flotte aux Palus Méotides (en mer d'Azov) pour assurer la route de Caffa. Il fit fortifier Kertch et Taman afin qu'aucune flotte ennemie ne puisse sortir d'Azov et pénétrer en mer Noire¹²³. Pour la suite des relations russo-turques jusqu'à la campagne du Prut en 1711, le récit de Bayer se fonde sur l'*Histoire* en latin de Dmitrie Cantemir¹²⁴, car les événements ont été selon

121. Bayer ne précise pas ce que l'ambassadeur avait réussi à obtenir : « Les Turcs promirent officieusement d'aider les chrétiens orthodoxes à accéder à Jérusalem. Le refus de payer tribut au khan tatar fut officiellement accepté [...] Enfin, Oukraïntsev arracha pour la Russie ce que Pierre considéra comme une concession majeure : le droit d'avoir un ambassadeur permanent à Constantinople, sur un pied d'égalité avec l'Angleterre, l'Autriche, la Hollande et la France » (Massie, *op. cit.*, p. 276).

122. P. 234-235. Cette trêve de trente ans semblait rendre inutiles les efforts pour construire une flotte. Mais en 1709, quand Charles XII rechercha l'alliance ottomane, la flotte de Taganrog « fut l'une des cartes maîtresses qui permirent à Pierre d'obtenir des Turcs et des Tatars qu'ils n'interviennent pas » (Massie, *op. cit.*, p. 276-277).

123. P. 235. Ces mesures n'empêchaient pas les Cosaques, avec leurs petits bateaux, de continuer à attaquer en mer Noire les galères turques (voir n. 61).

124. Bayer indique qu'on aurait commencé à imprimer en anglais à Londres cette *Histoire* (achevée en latin en 1716). Effectivement, elle parut en anglais en 1734, traduite par N. Tindal, sous le titre *The History of the Growth and the decay of the Othman empire*, au moment où Bayer rédigeait son *Histoire*

lui rapportés de manières si différentes qu'on est en droit d'attendre à l'avenir quelque chose de plus sûr. Si Bayer choisit de s'appuyer sur Cantemir, c'est parce qu'il a été présent à Constantinople¹²⁵, a eu accès aux Grands et a joui de la considération du tsar¹²⁶.

d'Azov qui, rappelons-le, paraîtra en 1736-1737 dans la *Sammlung* de Müller). L'ouvrage de Cantemir sera traduit en français par M. de Joncquières (*Histoire de l'empire ottoman...*, Paris, 1743, 2 vol.). Une copie du manuscrit latin, ou l'édition anglaise, fut envoyée à Voltaire par le fils de Dimitrie Cantemir, Antiokh (voir les deux lettres de Voltaire à A. Cantemir de mars et avril 1739). D 1935 et D 1984). Cela permit à Voltaire de corriger des erreurs qu'il avait commises sur le rôle de D. Cantemir dans son *Histoire de Charles XII*, dont il préparait une nouvelle édition en 1739.

125. Dimitrie Cantemir (1673-1723) a fait trois séjours à Constantinople. Le premier (1687-1691) comme otage de la Porte, trois ans après que son père Constantin, qui avait été gouverneur de Moldavie, fut devenu prince. À la mort de Constantin, en 1693, la noblesse désigna Dimitrie comme successeur, mais la Porte nomma un autre prince. Dimitrie fut contraint de repartir pour Constantinople. Lorsque son frère Antioch devint prince de Moldavie, Dimitrie l'accompagna. Mais, Antioch ayant été déposé, il le suivit à Constantinople. Ce troisième séjour dura jusqu'en 1710. Outre le moldave, D. Cantemir parlait le turc, le persan, l'arabe, le grec moderne, le latin, l'italien, le russe. Il comprenait le grec ancien, le slavon et le français (D'après la biographie de Cantemir par Bayer, voir n. 126).

126. Le récit de Bayer (p. 236-255) correspond en gros à celui de D. Cantemir dans son *Histoire de l'empire ottoman...*, Paris, 1743, t. IV, p. 407-429 (notes, p. 430-466). Bayer a utilisé ailleurs les notes que D. Cantemir avait prises sur les restes de fortifications du Caucase lorsqu'il avait accompagné Pierre le Grand en Perse comme interprète de turc et de persan et avait assisté à la prise de Derbent (voir l'article « De muro Caucaseo » paru en 1728 dans les *Commentarii* de l'Académie de Saint-Petersbourg, p. 425-463, et publié la même année en russe dans *Kratkoe opisanie Kommentariiev Imp. Akademii Nauk* [Brève description des *Commentaires* de l'Académie impériale des sciences], t. I, p. 167-207). Bayer a par ailleurs publié (anonymement) une biographie de Cantemir (non signalée par Babinger) en annexe à l'*Histoire de l'empire ottoman*. Dans cette biographie, Bayer affirme qu'il aurait perdu dans un naufrage à Derbent ses biens et ses manuscrits (« The Life of the prince Cantemir », in *The History of the growth...*, p. 458 ; « Vie de Demetrius Cantemir », in *Histoire de l'empire ottoman*, p. 482). Ce serait une erreur, car le naufrage de la frégate *Saint-Alexandre*, à bord de laquelle se trouvait Cantemir, n'est confirmé par aucun des témoignages contemporains (Georges Cioranescu, « L'activité de Démètre Cantemir pendant la campagne russe en Perse (1722) », *CMRS*, vol. XXIX (2), avril-juin 1988, p. 264). Autre erreur de Bayer : Cantemir aurait quitté Derbent en août 1722 ; dans ce cas, il n'aurait

Évoquant l'invasion de l'Ukraine par « le courageux » Charles XII en 1708 et les promesses de soutien de « l'infidèle » Mazeppa, Bayer rapporte les intrigues du grand vizir, qui fit pression sur le khan tatar Kaplan Giray pour qu'il soutienne l'hetman, en l'assurant qu'une armée turque considérable était prête à submerger la Russie et à favoriser les succès de la Suède. Et c'est peut-être là, commente Bayer, la plus grande raison pour laquelle un héros comme Charles a tant osé¹²⁷. Après Poltava, le roi de Suède fut bien accueilli en Turquie, mais se plaignit au sultan par l'intermédiaire de son ambassadeur Poniatowski, en accusant le grand vizir d'avoir été acheté par ses ennemis et d'être un traître à l'empire ottoman. Mais la Porte savait qui était le grand vainqueur, et, comme l'ambassadeur Pierre Andreïevitch Tolstoï était enclin à prolonger la paix de trente ans, elle ne manifesta aucun état d'âme. Le sultan Ahmet III envoya l'écrit de Charles au grand vizir, mais celui-ci, irrité, obtint du sultan, après beaucoup de démarches, que le khan soit déposé et exilé. Le nouveau khan de Crimée, Devlet Giray II, reçut l'ordre de maintenir la paix avec la Russie et d'informer la cour ottomane dès que le tsar entreprendrait quelque chose. Devlet Giray écrivit à Ahmet III que Kaplan Giray avait incité Mazeppa à se rebeller et lui avait promis au nom du sultan aide et liberté. Ahmet III convoqua le grand vizir et lui demanda quel ordre il avait donné au khan. Le grand vizir nia et mit tout sur le compte de Kaplan Giray. Mais le sultan envoya secrètement un homme de confiance au khan déposé, qui avoua qu'il avait écrit à Mazeppa après avoir reçu un ordre du grand vizir. Celui-ci fut sévèrement réprimandé par le sultan, car il avait induit en erreur le roi de Suède et fait souffrir la foi et la fidélité de l'empire ottoman et de la religion musulmane (p. 238-239).

Le grand vizir fut destitué le 15 juin 1710 et remplacé par Köprülü (Kouprouli) Ogly Nuuman Pacha. Ce dernier avait poussé très loin ses études. Cantemir raconte que la méditation constante des subtilités des lois arabes l'avait plongé dans une telle folie qu'il s'imaginait qu'une mouche était toujours posée sur son nez, et que, si on la chassait, elle se reposait à la même place. Aucun médecin

pu décrire le mur du Caucase (*ibid*). Cantemir avait été chargé par Pierre le Grand de traduire et d'imprimer trois manifestes en turc et en persan, qui furent diffusés sur les bords de la mer Caspienne (Cioranescu, *art. cit.*, p. 257-271). Voltaire évoque brièvement ces manifestes, sans en connaître le traducteur (OCV, t. 47, p. 920).

127. P. 237. Ce jugement ne figure pas dans *l'Histoire de l'empire ottoman...* de Cantemir.

dans Constantinople ne put le délivrer de la maladie, sauf un Français¹²⁸. Au lieu de dire comme les autres que cette mouche était imaginaire, il lui donna plusieurs remèdes, puis lui incisa le nez avec sa lancette et lui montra une mouche morte qu'il avait préalablement cachée dans sa main. Le patient s'écria : « Oui, oui, c'est elle, je la connais! » (p. 240-241). On imagine le conte que Voltaire aurait pu tirer de cette anecdote. Mais, ajoute Bayer, Cantemir vante beaucoup l'esprit de justice de Köprülü¹²⁹.

Le roi de Suède, voyant que le précédent vizir avait été destitué, poussait d'autant plus la Porte, par l'intermédiaire de Poniatowski, à faire la guerre à la Russie. Ahmet III était d'ailleurs inquiet, car on lui avait rapporté que le tsar avait amené une grande flotte, et surtout qu'il avait fortifié le port de Taganrog à la perfection. Il essaya donc de convaincre le grand vizir que Pierre était un nouvel Alexandre qui aspirait à devenir le maître du monde, et qu'il fallait corriger cet incroyant avant qu'il ne corrige les Turcs. Köprülü répondit que la paix ayant été conclue, on ne pouvait la rompre sans une raison suffisante. Il voulait d'abord entendre l'ambassadeur de Russie. Celui-ci sut le rassurer, mais le sultan s'en tint à sa résolution, et ordonna au grand vizir d'augmenter le trésor en prescrivant de nouveaux impôts. Comme le grand vizir faisait observer que cela était contraire à la loi et au Prophète, et qu'il conseillait au sultan de le remplacer par quelqu'un qui eût moins de conscience, Ahmet III le déposa et le fit pacha de l'île d'Eubée. Il nomma à sa place, le 7 août 1710, son favori Mahomet (Mehmet) pacha¹³⁰, connu dans l'histoire sous le surnom de Baltadgi, le « porteur de hache » (balta) ou le « fendeur de bois ».

Le sultan Ahmet avait fait épouser à ce Mehmet pacha une trésorière circassienne du sérail dont il avait été amoureux avant de monter sur le trône. Sa mère s'était opposée à ses amours, avait

128. Dans *Candide*, la Vieille, après la conquête d'Azov par les Russes, est guérie par un chirurgien français. Les médecins en Russie étant alors presque tous des Allemands, l'anecdote serait peu vraisemblable si l'on considère que ce chirurgien français venait de l'empire de Russie; elle devient plausible si Voltaire suppose qu'il venait de l'empire ottoman.

129. Il était « recommandable parmi les Turcs pour sa science, sa probité et sa piété » (Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*, t. IV, note p. 463). Cela semble correspondre à la réalité historique (cf. la Biographie Hofer, t. 28, col. 83). Le portrait de Köprülü et l'anecdote de la mouche se trouvent en note dans *l'Histoire de l'empire ottoman...*, t. IV, p. 463-465.

130. P. 242-243. Baltadgi Mehmet (né entre 1655 et 1660) fut vizir deux fois, de 1704 à 1706 et de 1710 à 1711.

marié la Circassienne au fils de son médecin, mais, Ahmet ayant menacé de mort le médecin quand il serait sultan, le mariage n'avait pas été consommé. Monté sur le trône, Ahmet voyait en secret sa maîtresse, mais sa mère fit état de lois sévères du sérail qui ne permettent pas qu'une femme qui en a été retirée puisse y retourner. Ahmet changea donc d'avis et donna la trésorière à son favori Baltadgi, aux mêmes conditions qu'avec le fils du médecin. Bayer conte longuement cette histoire d'après une note encore plus longue de Cantemir¹³¹.

Baltadgi Mehmet pacha, ayant sans doute moins de conscience que Köprülü, collectait de l'argent légitimement et illégitimement, recrutait des soldats et préparait activement la guerre. Les Vénitiens, craignant qu'il leur en coûte la Morée, couvraient d'or le vizir et les grands. L'ambassadeur Tolstoï, pensant que ce serait un gaspillage inutile, s'abstint de les corrompre. Le grand vizir s'en irrita comme d'une grande offense, le traita d'avare, et, en novembre 1710, tint un conseil de guerre avec le khan tatar, qu'il avait fait venir de Crimée. La queue de cheval y fut exposée le 20 novembre, ce qui signifiait une déclaration de guerre avec la Russie, des ordres furent envoyés dans toutes les provinces, l'ambassadeur Tolstoï enfermé dans les Sept Tours et ses biens confisqués. Le sultan prononça même sa condamnation à mort, et il aurait été exécuté si le grand vizir et le khan tatar n'avaient pas fait tant d'objections (p. 246-247).

Entre temps, le puissant hospodar de Valachie, Constantin Brancovan, était en train de trahir la Porte, ce que lui avait reproché Mazeppa peu de temps avant sa mort (survenue en septembre 1709) : il avait promis secrètement au tsar de mettre à sa disposition 30 000 hommes, et avait été décoré de l'ordre de saint André. Le sultan, suivant le conseil du khan tatar, chercha à neutraliser Brancovan par la ruse. Il déposa le hospodar de Moldavie, Nicolas Maurocordato, fils du drogman évoqué lors de la paix de Karlowitz, et, le 14 novembre 1710, nomma à sa place Dimitrie Cantemir. Celui-ci avait ordre de s'emparer de Brancovan¹³² sous couvert

131. P. 244-245. *Histoire de l'empire ottoman...*, t. IV, note p. 442-450.

132. Brancovan, se méfiant de Cantemir, « démêla bientôt ses vues ambitieuses, abandonna son parti, et rentra dans son devoir » (Voltaire, *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, OCV., t. 47, p. 715-716). Cette trahison eut un effet catastrophique pour la campagne russe. Mais les Turcs ne lui pardonnèrent pas ses tractations secrètes avec le tsar : au printemps 1714, il fut arrêté et décapité avec ses deux fils. Quant à Cantemir, il eut la prudence de ses réfugié en Russie.

d'amitié, ou de quelque façon que ce soit, ce qui lui vaudrait de devenir hospodar des deux principautés. Mais, arrivé en Moldavie, Cantemir prit le parti des Russes (p. 247-249). Dès que le tsar fut informé des projets des Turcs, commente Bayer, il chercha à les contrer de toutes les manières. Il savait bien que la Suède était affaiblie et qu'il aurait le dos libre dans une guerre avec la Turquie. Mais il ne désirait pas être pris dans un réseau de nouveaux événements qui traînent en longueur¹³³ ; aussi écrivit-il au sultan, et, comme il n'y eut pas de réponse, envoya-t-il une deuxième et une troisième lettres¹³⁴. Mais finalement, le 8 mars 1711 (n. s.), la déclaration de guerre fut lue dans la cathédrale de Moscou¹³⁵, puis un manifeste en turc fut gravé sur cuivre et distribué partout aux frontières.

Bayer retrace ensuite la campagne du Prut, en suivant à peu près le récit de Cantemir, qui n'entre pas dans le détail des opérations militaires¹³⁶. Il insiste sur le manque de provisions dont souffrait l'armée russe, qui, comptant sur les promesses de Brancovan, n'avait emporté de ravitaillement que pour vingt jours. Or, le tsar attendit vainement que le hospodar de Valachie tienne ses engagements. De plus, détail que ne relèvent pas la plupart des historiens, les sauterelles avaient dévoré ou gâté toute l'herbe en Moldavie¹³⁷. De sorte que Pierre se demanda s'il allait continuer la

133. Pierre, effectivement, n'avait pas cherché la guerre, comme le montrent ses lettres au sultan. Pourtant, quand elle survint, « encore exalté par son succès à Poltava », il « accepta le défi avec assurance et prit des mesures rapides pour s'y préparer » (Massie, p. 522).

134. En fait, les deux premières lettres de Pierre à Ahmet III, de juillet et d'octobre 1710, ont été écrites *avant* qu'il ait été vraiment informé des projets des Turcs et que Cantemir n'ait pris le parti de la Russie. Quant à sa troisième lettre, de janvier 1711, elle a été envoyée après la déclaration de guerre de la Turquie ! (voir les documents reproduits par Bayer en annexe, p. 263-276).

135. Il s'agit de l'église de l'Assomption. La lecture eut lieu en présence des deux régiments de la Garde (Massie, *op. cit.*, p. 522).

136. Voltaire décrit beaucoup plus longuement la campagne du Prut dans *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*. Voir aussi Chantal Lemercier-Quelquejay, « La campagne de Pierre le Grand sur le Prut », *CMRS*, VII/2, 1966, p. 221-233, avec une lettre de Baltadgi Mehmet. Ch. Lemercier-Quelquejay s'appuie sur les travaux exhaustifs de A. N. Kurat consacrés aux relations russo-turques à l'époque de Pierre le Grand.

137. Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman...*, Paris, 1743, t. IV, p. 423. Cette information, que Bayer tire sans doute du récit de Cantemir, a été communiquée à Voltaire par l'académie de Pétersbourg (cf. E. F. Smurlo, *Voltaire et son œuvre Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, Prague, 1929, p. 419, et

campagne¹³⁸. Bayer montre bien la position désavantageuse des Russes, bombardés par 470 canons ennemis¹³⁹, alors qu'ils n'en ont eux-mêmes que 32. Il souligne le courage avec lequel ils repoussèrent les « innombrables attaques » de 200 000 Turcs. Mais il occulte les souffrances de cette armée russe, très inférieure en nombre, épuisée et torturée par la faim et la soif. Et il ne présente pas la situation du tsar sous son véritable jour. Il rappelle seulement que, face aux attaques des janissaires, « il y avait un ennemi bien plus fort à l'intérieur du camp : l'extrême manque de provisions, qui ne présageait rien de bon » (p. 253). En réalité, on sait que, finalement encerclé par l'armée du grand vizir, Pierre était dans une situation désespérée, et que le désastre fut évité de justesse. Bayer passe sous silence les négociations, les conditions de la paix, et occulte le fait que les Russes avaient subi une sévère défaite. Pour lui (et plus encore selon Cantemir), le facteur déterminant de la paix fut la lassitude des Turcs. Au bout de trois jours de combats, écrit-il, « l'agréable paix se fit entrevoir » parce que « le grand vizir et les janissaires voulaient battre en retraite et ne plus risquer d'attaque »¹⁴⁰. Il rappelle que Charles XII s'était opposé à la paix. Mais, surtout, il rapporte que Cantemir ne put s'empêcher de louer la grandeur d'âme du tsar, qui ne le livra pas au grand vizir, en répondant à ce dernier qu'il préférerait céder tout le terrain jusqu'à Kursk plutôt que d'abandonner un prince qui s'était mis sous sa protection¹⁴¹. Les Turcs renoncèrent à leur exigence pour ne pas rompre « une paix si avantageuse pour eux »¹⁴².

Voltaire, *Histoire de l'empire de Russie...*, OCV, t. 47, p. 719). Alfred Rambaud signale le fait (*Histoire de la Russie*, Paris, 1878, p. 404). Bayer ne mentionne pas que les cavaliers tatars, de leur côté, avaient brûlé l'herbe (Massie, p. 528).

138. P. 249-250. Pourtant, ayant reçu deux émissaires du grand vizir porteurs d'une offre de paix, Pierre rejeta la proposition. Massie estime que, étant sûr de la victoire, il était dans « un état d'esprit euphorique » (p. 528).

139. 300 selon Massie (p. 532).

140. P. 253. Cantemir insiste encore plus sur le désir de paix des Turcs : « Spectacle d'autant plus agréable qu'on s'y attendait moins : les Turcs s'y prêtèrent volontiers à cause des plaintes dont tout leur camp retentissait; car les janissaires rebutés ne pouvaient envisager qu'en tremblant les tranchées des ennemis, qui avaient donné la mort à un si grand nombre des leurs, et dont ils avaient eu bien de la peine à échapper » (p. 427).

141. Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*, 1743, t. IV, p. 428-429. Cette réponse est également rapportée par Voltaire dans *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* (OCV, t. 47, p. 735-736), d'après un document envoyé de Russie (cité par Šmurlo, *op. cit.*, p. 431; il est apparemment recopié presque

Bayer termine son récit de la campagne du Prut en évoquant le sort du grand vizir Baltadgi Mehmet après la bataille et le traité de paix. Le parti suédois intriguait auprès du sultan en lui représentant que, vu le grand manque de provisions des Russes, s'il ne s'était pas tant pressé, le tsar aurait été forcé de se rendre avec toute son armée. Le grand vizir aurait donc eu en vue son intérêt et de « grands cadeaux »¹⁴³, plutôt que le bien général de l'empire ottoman. Ayant appris ces intrigues des agents de Charles XII¹⁴⁴, Baltadgi Mehmet décida de rester à Andrinople. Mais le sultan lui envoya l'aga des janissaires pour lui réclamer le sceau. Le grand vizir fut déposé, déporté à Lemnos puis à Rhodes¹⁴⁵, où, comme le bruit s'en est répandu, il est mort de mort naturelle. Mais il a peut-être été étranglé sur ordre de la Cour¹⁴⁶. Bayer achève son Histoire d'Azov en rappelant qu'en vertu du traité de paix la ville est retombée aux mains des Turcs.

En annexe (p. 256-276), Bayer cite en traduction allemande deux lettres d'Ahmet III à Pierre I^{er} de mai et novembre 1710, et trois lettres du tsar au sultan, du 17 (28) juillet 1710, du

textuellement de Cantemir). La réponse de Pierre est sans doute une légende. En fait, Cantemir s'était caché sous les bagages de l'impératrice Catherine. Chafirov put donc répondre de bonne foi que personne ne l'avait vu. Le grand vizir n'insista pas, et dit : « Bon, n'en parlons plus. Deux grands empires ne vont pas prolonger une guerre pour un poltron » (Massie, *op. cit.*, p. 537). On sait que Pierre donna à Cantemir le titre de prince russe et de grandes propriétés près de Kharkov.

142. Cantemir rappelle en note que la paix fut conclue en des « termes fort avantageux » pour les Turcs (t. IV, p. 450).

143. Pendant les négociations, les Russes auraient offert au grand vizir la somme considérable de 150 000 roubles.

144. Pour provoquer la chute du grand vizir, ils exploitèrent aussi le fait que le tsar, cinq mois après la signature du traité, en novembre 1711, n'avait toujours pas livré aux Turcs Azov et Taganrog.

145. D. Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*, 1743, t. 4, p. 452. Voltaire, dans *l'Histoire de Charles XII* (OCV, t. 4, p. 424), écrivait que Baltadgi Mehmet avait été exilé à Lemnos, peut-être en s'inspirant du récit de Cantemir. Dans *l'Histoire de l'empire de Russie*, (OCV, t. 47, p. 742), il rapporte qu'il a été relégué à Mytilène (île de Lesbos). Il a raison dans les deux cas, puisque le grand vizir a été banni d'abord à Lesbos, puis à Lemnos, où il est mort en 1712 (J. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman...*, trad. J. J. Hellert, Paris, 1839, t. 13, p. 243-244).

146. « Plusieurs disent qu'il y fut tué par l'ordre du sultan » (Cantemir, t. IV, p. 452). Hammer assure qu'il est mort d'une maladie incurable (*op. cit.*, t. 13, p. 244).

18 (29) octobre 1710, et du 6 (17) janvier 1711. Sur ces cinq lettres, quatre sont reproduites d'après leur publication en latin par Johann Christian Lünig dans *Litterae Procerum Europae*, Lipsiae, 1712, t. III, p. 1038-1061. La deuxième lettre de Pierre à Ahmet III, d'octobre 1710, ne s'y trouve pas. Elle n'aurait donc pas été traduite en latin et aurait été publiée pour la première fois par Bayer dans la *Sammlung* de Müller. Ces lettres ne figurent pas dans l'édition russe de *l'Histoire d'Azov* de Bayer. Les originaux russes des trois lettres de Pierre le Grand au sultan ont paru dans les *Lettres et papiers de l'empereur Pierre le Grand*¹⁴⁷. Les deux lettres d'Ahmet n'y sont pas reproduites.

Dans sa lettre de mai 1710 (p. 256-259), Ahmet III déclare avoir reçu quatre lettres du tsar¹⁴⁸. Il répond à la première lettre « amicale » de Pierre, en décidant d'entretenir sa « sincère amitié » avec la Russie et de reconduire la paix de trente ans conclue par son frère Mustafa II. Il a ordonné au khan de Crimée de respecter les articles de cette paix. Quant à la demande concernant le Saint Sépulcre¹⁴⁹, elle sera soumise à la réflexion. Et il y aura un entretien au sujet du contenu des trois autres lettres du tsar [dans lesquelles il était question de Charles XII et de Mazeppa].

147. *Pis'ma i bumagi imp. Petra Velikogo* [Lettres et papiers de l'empereur Pierre le Grand], M., t. 10 (1956), p. 233-236 et 383-384, et t. 11 (1962), p. 24-25.

148. Dans sa première lettre, du 26 juin 1709, le tsar rappelle la paix de trente ans signée avec la Turquie le 3 juillet 1700, et demande que les Grecs orthodoxes sujets du sultan puissent avoir accès aux lieux saints de Jérusalem (ces deux points avaient été soulevés lors de la conférence de l'ambassadeur Tolstoï avec le grand vizir le 9 mai), *Pis'ma i bumagi*, M. – L., 1950, t. 9, N° 1, p. 223-225. Dans les trois autres lettres, du 10, 14 et 27 juillet, il rappelle la victoire de Poltava et demande au sultan, au nom de l'amitié, de ne plus accueillir son ennemi Charles XII dans son empire et de lui livrer le traître Mazeppa et ses partisans (*Pis'ma i bumagi*, t. 9, N° 1, p. 280-282, 289-290, 311-313). Le 27 juillet 1709, un envoyé du seraskier était venu à Kiev féliciter le tsar de sa victoire, renouveler l'assurance de l'amitié du sultan et annoncer que le roi de Suède et Mazeppa étaient aux mains des Turcs (*Pis'ma i bumagi*, t. 9, N° 2, 1952, p. 1137). Les quatre lettres de Pierre le Grand, transmises d'abord par Tolstoï au grand vizir, n'ont été remises que le 23 août au sultan (*Pis'ma i bumagi*, t. 9, N° 2, p. 977). Ce retard n'explique cependant pas que Ahmet III n'ait répondu qu'en mai 1710.

149. Il s'agissait de permettre aux chrétiens grecs orthodoxes de l'empire ottoman d'accéder à Jérusalem. Dès la conclusion de la trêve de trente ans, les Turcs avaient promis officieusement de les y aider (Massie, *op. cit.*, p. 276).

Répondant longuement à cette lettre en juillet, Pierre I^{er}, sans s'embarrasser de précautions diplomatiques, accuse le sultan de vouloir rompre la paix. En effet, le tsar avait proposé que Charles XII puisse quitter la Turquie en passant par la Pologne, sous la protection d'un convoi turc de 500 hommes, et que les Cosaques rebelles soient chassés de Russie. Or, non seulement le roi de Suède n'est pas parti avec le convoi convenu, mais des troupes ottomanes et tatares se rassemblent à Bender, où se trouve le roi. D'après les lettres de Charles XII, le sultan a l'intention de rompre la paix le printemps prochain, cependant que la liberté a été donnée au khan tatar et aux Cosaques du Don de faire des razzias en Russie, de ravager le pays et d'emmener prisonniers de nombreux sujets russes. En outre, le grand vizir a déclaré à l'ambassadeur russe que le sultan a l'intention de faire accompagner le roi de Suède par 40 000 hommes pour lui faire traverser la Pologne, en souhaitant que les armées russes s'en retirent. C'est une évidente rupture de la paix. Car il existe d'autres voies pour que Charles XII regagne la Suède, par la mer ou la Hongrie et l'Allemagne. Pierre s'engage de nouveau à assurer le passage de Charles par la Pologne avec un convoi turc de 500 à 3 000 hommes, bien qu'il ne soit pas obligé de manifester un tel bon vouloir à son ennemi, et qu'il soit permis par le droit des peuples et de la guerre de le rechercher et de le poursuivre. Le tsar précise que son alliance avec le roi de Pologne l'oblige à mettre 30 000 hommes à son service. Il soumet tout cela à la « mûre réflexion » du sultan et attend de lui une « claire explication », ne doutant pas qu'il évitera les « méchants artifices » du roi de Suède (p. 263-269).

La deuxième lettre du sultan semble avoir été écrite début novembre (« dans les premiers jours du mois de schewal »). Elle ne répond pas aux accusations et aux demandes d'explication du tsar, et ne fait, d'une manière pompeuse et prolix, que renouveler et confirmer le traité de paix (p. 259-262). Le tsar l'a sans doute reçue après avoir envoyé sa lettre du 29 octobre. Dans cette lettre, portée par un envoyé spécial, Pierre répète ce qu'il a écrit trois mois auparavant. Il se déclare prêt à garantir le libre passage de Charles XII avec une escorte modeste pouvant aller jusqu'à 3 000 hommes. Mais son ton est encore plus ferme et plus direct qu'en juillet : il exige que le roi de Suède soit immédiatement congédié, ou que, si le sultan a l'intention de le garder en Turquie au-delà du printemps,

cela lui soit annoncé « sans perte de temps »¹⁵⁰. Accusant Ahmet III de préparer la guerre en aidant constamment Charles XII avec des sommes considérables et des armes, il prévient que ses armées seront amenées aux frontières pour la sécurité de la Russie. Avec le roi de Pologne, il emploiera tous ses efforts pour réduire à néant cette machination. Si le sultan veut rompre la paix, Pierre aura l'assistance du Seigneur des armées pour sa juste cause. Et il prie Ahmet III de remettre à son envoyé une réponse écrite (p. 269-272).

Dans sa troisième lettre, de janvier 1711, Pierre I^{er} exprime de nouveau son inquiétude. Il concède que le convoi accompagnant Charles XII pourrait atteindre 5 000 hommes. Mais il répète que si le roi de Suède partait avec une armée puissante, son passage par la Pologne ne viserait que la discorde et la rupture de la paix. N'ayant pas reçu de réponse du sultan¹⁵¹, il ne sait pas si ses lettres lui ont été remises en mains propres. Mais il n'ignore pas que l'ambassadeur de Russie a été arrêté et qu'une proclamation a ordonné aux armées turques de se porter aux frontières. Le tsar exige de nouveau une explication, « bien que ce soit presque superflu », et annonce qu'il a donné l'ordre que son armée se porte aux frontières. Il proclame que cette manœuvre ne peut être tenue pour une rupture de la paix, mais se déclare innocent pour le sang éventuellement versé¹⁵².

Conclusion

Bayer, nous l'avons dit, a été un pionnier dans plusieurs domaines de la linguistique. Il l'a été aussi dans l'histoire des écritures¹⁵³.

150. Le tsar a-t-il auparavant exigé que le sultan réponde avant le 10 octobre 1710, cet ultimatum ayant été ressenti comme une insulte ? (Massie, *op. cit.*, p. 521). Ce qui est sûr, c'est que le ton de plus en plus péremptoire du tsar ne pouvait que faire en Turquie le jeu du parti de la guerre (Massie, *ibid.*).

151. P. 274. Il n'aurait donc pas reçu la deuxième lettre d'Ahmet III, de novembre 1710.

152. P. 272-276. Pierre feint d'ignorer que la guerre a pratiquement été déclarée par la Turquie le 10 (21) novembre 1710, alors qu'il sait que son ambassadeur a été aussitôt arrêté. Auparavant, un édit du sultan ordonnait aux chefs de régions d'annoncer au peuple que la guerre allait commencer : « Le tsar moscovite a toujours agi contre la paix, etc... » (*Pis'ma i bumagi...*, t. 11 (1), p. 351-352).

153. Bayer a étudié l'alphabet tatar ancien, l'orthographe du prussien et du mandchou. Il a émis une « interprétation séduisante » d'une particularité de l'écriture mongole (cf. James Février, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, 1959,

Il l'a été enfin en histoire. La science historique était sans doute pour lui la discipline reine. Quelle que fût sa passion pour les langues, il considérait la linguistique comme un moyen au service de l'histoire¹⁵⁴.

Voltaire estimait que c'était aux historiens nationaux, et non aux étrangers, d'entrer dans tous les détails de l'histoire de leur pays¹⁵⁵. Autrement dit : en explorer à fond, en hommes de métier, les archives et les sources. En ce sens, on peut considérer avec raison que G.-F. Müller est le « premier historien russe professionnel »¹⁵⁶. Bayer, qui l'a encouragé à se spécialiser dans l'histoire de la Russie et lui a préparé la voie, fait sans aucun doute figure de précurseur. K. N. Bestoujev-Rioumine déclarait que « les premiers qui se sont occupés scientifiquement d'histoire furent Bayer et Kohl »¹⁵⁷. Lorsque Tchaadaev écrit que ce sont des savants alle-

p. 313). Sans doute s'est-il un peu trompé sur l'origine de cette écriture, en pensant qu'elle dérivait directement du syriaque estranghélo, alors qu'elle paraît remonter, par l'intermédiaire des alphabets sogdien, puis ouïgour, à un archétype araméen plus ancien que l'estranghélo. Mais l'essentiel est bien d'avoir perçu l'origine syriaque de l'alphabet mongol. Dans ce domaine comme dans d'autres, Bayer fut en avance par rapport aux spécialistes et aux érudits, et à plus forte raison par rapport au grand public. En 1770, Voltaire, par exemple, jugeait très peu vraisemblable qu'un Asiatique habitant vers la Méditerranée ait pu communiquer son alphabet aux peuples de l'Asie orientale (art. « ABC, ou Alphabet », *Questions sur l'Encyclopédie*, II, OCV, 2007, t. 38, p. 25-26).

154. Babinger, *op. cit.*, p. 68. Le grand œuvre projeté par Bayer aurait été une histoire des Églises anciennes d'Orient (p. 66).

155. Voltaire, *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, OCV, t. 47, p. 941.

156. Voir l'article d'Alexandre Kamenskij, dans le présent volume, p. 75. Aussi imagine-t-on l'incompréhension et la hargne de Müller quand Ivan Chouvalov demanda à Voltaire d'écrire l'histoire de Pierre le Grand (M. Mervaud, « Le philosophe et l'amateur de consonnes. Voltaire et l'historien Gerhard Friedrich Müller », *Revue Voltaire*, 3, 2003, p. 301-321). On comprend aussi que Müller ait été peu enclin à aider Voltaire à écrire son histoire : voir la lettre de Tschoudy qui, sous forme de rappel à l'ordre, lui demande de fournir des documents à Voltaire (M. Mervaud, « Des matériaux pour Voltaire : une lettre du baron Théodore Henri de Tschoudy à Gerhard Friedrich Müller (septembre 1759) », *Les Archives de l'Est et la France des Lumières. Guide des archives et inédits*, Ferney-Voltaire, 2007, II. Inédits, p. 422-432).

157. K. N. Bestužev-Rjumin, *Russkaja istorija* [Histoire russe], SPb., 1872, vol. 1, p. 209. Johann Peter Kohl (1698-1778), auteur de *Introductio in historiam et rem literariam Slavorum imprimis sacram* (1729).

mands qui ont découvert les annalistes russes¹⁵⁸, il pense sans doute surtout à Müller ou à Schlözer, mais peut-être aussi à Bayer. Quoi qu'il en soit, on peut admettre comme Babinger que Bayer fut bien le premier qui se soit efforcé de dissiper l'obscurité qui voilait les débuts de l'histoire du peuple russe¹⁵⁹.

Pour l'histoire d'Azov, Bayer a utilisé un large éventail de documents (une bonne trentaine). Sans doute n'a-t-il pas eu accès à certains manuscrits qui ne furent publiés que beaucoup plus tard, comme les textes des Cosaques qui s'emparèrent d'Azov en 1637¹⁶⁰, ou qui restèrent inédits comme les manuscrits concernant Lefort conservés à Genève. On comprend moins qu'il n'ait pas consulté la *Relation* de La Neuville, hostile à la Russie et sans doute introuvable à Saint-Petersbourg, mais que possédait G.-F. Müller¹⁶¹. Sans doute aussi, ne maîtrisant pas le russe, tient-il assez peu compte des chroniques. En revanche, il recourt aux auteurs anciens et aux historiens byzantins, met à contribution les récits de voyage, des textes historiques sur des sujets aussi divers que les Tatars, les Génois ou l'empire ottoman, des journaux privés (non seulement celui du général Gordon, mais ceux de deux obscurs officiers de marine russes cités par Witsen). Il ne néglige pas les atlas et ouvrages géographiques, pour lesquels il semble avoir une prédilection¹⁶². Et, surtout, il utilise des sources de première

158. Pierre Tchaadaev, *Apologie d'un fou*, en annexe aux *Lettres philosophiques*, présentées par François Rouleau, Paris, Librairie des Cinq Continents, 1970, p. 206.

159. Babinger, *op. cit.*, p. 60.

160. Voir *Histoire des Slaves orientaux des origines à 1689. Bibliographie des sources traduites en langues occidentales*, par André Berelowitch, Matei Cazacu & Pierre Gonneau, sous la direction de Vladimir Vodoff, Paris, CNRS Editions/Institut d'études slaves, 1998, p. 176-178.

161. V. Somov, « Francuzskaja 'Rossica' epoxi Prosvěščenija i russkij čitatel' » [La 'Rossica' française à l'époque des Lumières et le lecteur russe], dans *Francuzskaja kniga v Rossii v XVIII v.* [Le livre français en Russie au XVIII^e s.], L., 1986, p. 239. Müller s'est peut-être procuré l'ouvrage avant son départ d'Allemagne : il en existait deux éditions en français, une en anglais et deux en néerlandais.

162. On connaît quatre articles de Bayer sur la géographie de la Russie (voir notre bibliographie, p. 3) : deux articles, parus à titre posthume en 1744 et 1747 dans les volumes IX et X des *Commentarii*, constitueront (en traduction russe abrégée) les chapitres 16 et 17 de l'*Histoire* de Tatiščev. Bayer a écrit aussi des « Remarques sur la géographie de la Russie du X^e siècle », qui n'ont été publiées qu'en russe en 1760. Dans le premier volume des *Commentarii*

main, comme les chartes ottomanes ou les correspondances diplomatiques. Les ouvrages et sources des XVI^e et XVII^e siècles dominent, constituant environ la moitié des références.

Selon Babinger, Bayer a su, comme peu de ses contemporains, qu'il importait avant tout d'établir les faits par une recherche critique fondée sur les sources. Il en avait une connaissance étendue, résultat d'une recherche quasi exhaustive. se distinguaient par leur clarté, leur don d'exposition, la finesse du jugement et une rare impartialité¹⁶³. L'éloge semble peut-être excessif, mais, en ce début du XVIII^e siècle, les récits historiques de Bayer se distinguent effectivement par des qualités exceptionnelles. Pour son histoire d'Azov, peut-on souscrire également au jugement de Babinger ? Bayer a utilisé, on l'a vu, la presque totalité des sources disponibles. Mais, pour les deux campagnes de Crimée, il s'est limité au Journal de Gordon, qu'il n'a pas recoupé, ne fût-ce qu'avec Foy de La Neuville. Quant à son exposé, en allemand comme en latin, il est généralement clair, mais n'est pas exempt de phrases lourdes et parfois obscures. Est-il toujours impartial ? Si l'on fait abstraction de quelque antipathie à l'égard des Polonais, on peut répondre, en gros, par l'affirmative.

Université de Rouen

(1728), Bayer, contestant Hérodote, s'était attaché à restreindre le territoire des Scythes.

163. Babinger, *op. cit.*, p. 70.